

**L'Exécuteur
[170] – Le
rendez vous de
Houston**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'EXÉCUTEUR



LE RENDEZ-VOUS DE HOUSTON

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le rendez-vous de Houston

CHAPITRE PREMIER

La nuit, particulièrement sombre et humide, était tombée depuis plus de deux heures sur Houston, et les pensées de Jeff Bayan étaient à l'unisson de l'atmosphère ambiante malgré le visage impassible qu'il affichait.

Installé sur la banquette à l'arrière de la grosse Mercedes qui roulait dans Belfort Boulevard, il réfléchissait intensément à ce qui venait de lui arriver, et la conclusion qui s'imposait se résumait à cette simple idée : il devait se tirer dans les plus brefs délais.

Assis à côté du chauffeur, son garde du corps paraissait peu à peu gagné par l'agitation intérieure de Bayan, comme si les ondes négatives du cerveau de son patron s'étaient répandues dans l'habitable obscur. C'était un grand costaud aux mains d'étrangleur et au faciès bovin, dont le regard n'arrêtait pas d'aller et venir dans une surveillance constante de la chaussée qui défilait de chaque côté du véhicule. Et ce comportement nerveux n'avait rien de rassurant pour le boss, surtout après ce qui venait d'arriver dans les heures précédentes.

Bayan n'était pas le vrai nom du boss, seulement un pseudonyme parmi une demi-douzaine d'autres dont il changeait régulièrement, par sécurité. C'était un homme d'une très grande envergure sociale et financière. C'était aussi l'une des plus somptueuses pourritures que la terre ait portées, ce dont il était lui-même parfaitement convaincu et plutôt fier. Intime avec de nombreux chefs d'Etat, il avait la mainmise sur quelques républiques bananières et autres dictatures dont il avait acheté les dirigeants à l'aide de fric provenant de toutes sortes de combines sordides qu'il manageait à distance : drogues, escroqueries, investissements frauduleux, traite des Blanches, revente d'armes de guerre, blanchiment d'argent...

Israélien, il ne vivait pas en Israël, se déplaçait fréquemment partout dans le monde pour négocier des marchés juteux en quelques heures seulement, après avoir joué en virtuose de trafics d'influence. Sa fortune personnelle pouvait être évaluée à plus de deux cents milliards de dollars et il était actionnaire majoritaire de près de trois cents sociétés, compagnies aériennes, groupements financiers, chaînes hôtelières, conserveries alimentaires, industrie sidérurgique, immobilier, production de films, casinos... La liste était démesurément longue.

Il s'était acoquiné avec les pontes de la mafia une dizaine d'années plus tôt, tout en réussissant à afficher pour le monde extérieur l'image même de la respectabilité et de l'altruisme.

Mais la mafia ne se servait pas de Jeff Bayan. Tout au contraire, c'était Jeff Bayan qui utilisait les *amici* de *Cosa Nostra*. Du moins, en était-il intimement persuadé. Pour eux, il était une sorte de trésorier et finançait de nombreux projets mafieux qui lui rapportaient d'énormes dividendes.

La Mercedes venait de passer sous l'autoroute 44A et se dirigeait vers Pasadena où le big boss avait récemment acheté une résidence secondaire. Une planque, en fait. Une planque comme toutes les autres qu'il avait habitées le temps de quelques jours avant de les abandonner en les revendant avec bénéfices à travers des douzaines de sociétés écrans.

Les flics recherchaient Jeff Bayan. Du moins recherchaient-ils un homme dont l'identité était connue sous ce nom, ou celui de John Delagarde, Brad Stanley, ou encore Xavier de Preston, autant de noms bidon qui figuraient pourtant sur des passeports à l'apparence authentique.

Sa cavale avait commencé cette nuit tragique de Santa Clara, au Mexique, d'où il avait dû s'enfuir précipitamment à bord d'un hélicoptère.

Dans l'après-midi qui avait suivi, on l'avait prévenu occultement qu'un type le cherchait. Un fauve d'une férocité inouïe qu'il avait pu voir à l'œuvre au Mexique, attaquant sans discontinuer des forces paramilitaires parfaitement entraînées et les réduisant à néant en quelques heures. Ce fauve s'appelait Mack Bolan.

Bolan croyait avoir tué Bayan à Yuma, en Arizona[i].

Fort heureusement, ce dernier avait eu l'excellente idée d'envoyer là-bas un remplaçant, un leurre, un sosie, tandis que lui-même se dirigeait hâtivement vers San Diego après avoir brouillé sa piste. Il n'y était resté que quelques heures puis s'était rendu à Chihuahua, à San Antonio et enfin à Houston où il s'était cru en sécurité en attendant que les recherches s'apaisent.

Mais voilà qu'un horrible incident était venu mettre un terme à sa tranquillité.

Bolan se foutait des Bayan, Delagarde, de Preston et autres identités bidon. Il savait quel était son vrai nom : Joachim Shlonsky, et il connaissait son vrai visage. Comment le grand fumier avait compris qu'il s'était trompé de cible à Yuma n'avait plus d'intérêt. A l'évidence, il avait retrouvé sa trace.

A la tombée de la nuit, il s'en était d'abord pris à la belle demeure de Mount Houston louée quelques jours plus tôt, l'avait presque entièrement détruite au bazooka. Ensuite, moins d'une heure plus tard, il avait attaqué une société d'import-export dont Shlonsky était propriétaire en sous-main. Après le départ des employés, Bolan s'était introduit dans les lieux et y avait foutu le feu à l'aide de grenades

incendiaires.

Deux passants l'avaient aperçu furtivement lorsqu'il avait quitté tranquillement les locaux : un grand homme vêtu d'une combinaison noire et bardé d'armes de guerre. Il ne subsistait aucun doute, le salaud avait débarqué dans la grande cité portuaire et traquait Shlonsky.

Prévenu à temps, ce dernier avait déjà pris de la distance, mais il n'en menait pas large. Bolan lancé après lui, cela signifiait qu'il n'en avait plus que pour quelques heures de répit. Et encore, à condition qu'il réussisse à brouiller de nouveau sa piste. C'était la raison pour laquelle il voulait rejoindre au plus vite la propriété de Pasadena pour y laisser quelques traces visibles de son passage et attirer le grand fumier de ce côté. Il n'y resterait pas plus de quelques minutes, le temps d'effectuer une rapide mise en scène avant de rejoindre le terrain d'aviation d'Ellington Field où un hélicoptère était prêt à décoller à tout instant.

En attendant, les pensées de Jo Shlonsky étaient plus que sombres. Il ne parvenait que difficilement à admettre et à comprendre l'incroyable rapidité avec laquelle le désastre s'était abattu sur lui.

Il fallait pourtant qu'il se sorte vite fait de cette affreuse situation. Oui, vite. Très vite. S'il ne craignait pas grand-chose en provenance du F.B.I. ou de la C.I.A., ou de n'importe quelle police à travers le monde, protégé qu'il était par ses relations de tous ordres, il savait que Mack Bolan n'obéissait qu'à lui-même et qu'il voulait sa peau !

A côté de lui sur la banquette, un attaché-case contenait deux cent mille dollars en grosses et moyennes coupures. De quoi voir venir s'il devait se terrer quelque temps dans un coin discret en attendant des jours meilleurs.

Il prit une profonde inspiration pour calmer les battements de son cœur. Heureusement qu'il avait eu depuis longtemps l'idée de préparer des chemins de retraite dans toutes les directions, y compris en Europe et en Afrique.

— On y est, dit le chauffeur d'une voix rauque, tandis que la Mercedes ralentissait dans une allée tranquille.

Shlonsky vit la villa se profiler dans le faisceau des phares, une grande bâtisse avec une pelouse sur le devant et une grille d'entrée en fer forgé.

Le véhicule s'arrêta doucement et Max Arioti, le garde du corps, se retourna vers son patron.

— Bougez pas, monsieur, je vais voir si tout est clair.

Il mit pied à terre, son regard décrivant un rapide arc de cercle pour examiner les alentours, puis sortit une clé de sa poche et entreprit d'ouvrir les battants de la grille. Après un nouvel examen de la façade et du petit parc, il revint vers la Mercedes.

— Vous pouvez y aller, annonça-t-il à son boss.

Le visage tendu, Jo Shlonsky descendit à son tour du véhicule sans oublier l'attaché-case qu'il serra contre lui.

— Va ouvrir la maison, Max. Mais n'allume pas tout de suite.

Puis s'adressant au chauffeur :

— Laisse la voiture dans l'allée et manœuvre pour un départ rapide... Max, dès que tu...

Il eut subitement l'impression que son garde du corps ne l'écoutait plus, comme si toute l'attention de celui-ci était captée par autre chose.

— Hé ! Tu entends ? Qu'est-ce qui se passe ?

Le visage du gorille reflétait l'inquiétude. Ses gros sourcils s'étaient abaissés sur ses yeux et sa bouche se tordait dans un rictus affreux, tandis que sa main glissait rapidement dans l'échancrure de sa veste, à la recherche de son arme.

— Bon Dieu, qu'est-ce qu'il y a, Max ?

La réponse à sa question arriva d'un coup, sous forme d'un roulement de tonnerre qui se répercuta sur les façades des maisons voisines. Le rictus de Max se mua en une hideuse masse de chair sanguinolente tandis que l'arrière de sa boîte crânienne s'envolait dans un giclement de sang et d'os brisés.

Paralysé par la soudaineté et la violence de l'attaque, Shlonsky ouvrait des yeux hagards. Son cœur battait soudain à tout rompre et un grand froid l'envahit. Et il vit bientôt apparaître celui qu'il avait tant redouté, silhouette sinistre et glaciale. L'image de la Mort.

L'homme était vêtu d'une combinaison noire qui lui faisait comme une seconde peau et il braquait devant lui un pistolet automatique immense, une sorte de canon.

Shlonsky eut conscience que son chauffeur faisait un geste précipité pour saisir lui aussi son arme, entendit une nouvelle détonation qui lui martyrisa les tympanes et le corps fut rejeté en arrière, le visage en bouillie. Puis une voie d'outre-tombe se fit entendre :

— Joachim Shlonsky.

Ce n'était pas une question, seulement une constatation.

— Co... Comment ? Non, vous faites erreur. Qui que vous soyez, vous vous trompez.

— Il n'y a pas d'erreur, gronda la voix glaciale. Le moment est venu de payer l'addition.

— Vous êtes fou ? s'indigna le boss. Je... je peux payer, bien sûr... Savez-vous combien il y a de fric là-dedans ?

Il avait dressé devant lui l'attaché-case, comme un bouclier.

— Tout ton fric ne rachètera jamais tes actes dégueulasses, Jo. Tu as un dernier mot à dire ?

— Je veux vivre ! s'exclama la pourriture fortunée, les yeux exorbités.

— Ce n'est pas la bonne réponse, répliqua Bolan en caressant la détente de l'énorme Auto-Mag qui cracha une dragée tonitruante.

L'ogive de .44 magnum traversa l'attaché-case avant de s'enfoncer dans la poitrine de Shlonsky qu'elle laboura de part en part. Une seconde balle tirée dans la foulée lui percuta le front dans un éclaboussement rougeâtre, l'envoyant pour le compte en enfer.

Après un regard dépourvu de la moindre pitié pour le spectacle écœurant de la pourriture mafieuse explosée, Mack Bolan se retira dans l'obscurité, ombre parmi les ombres. Un moment plus tard, le moteur d'une voiture ronfla en sourdine, s'amenuisa doucement en s'éloignant.

Le gros cannibale avait payé. Son compte venait d'être soldé. L'Exécuteur avait un autre rendez-vous.

CHAPITRE II

La dette contractée à Yuma avait été définitivement payée, mais le travail de l'Exécuteur n'était pas fini pour autant. Après s'être suffisamment éloigné du lieu de son attaque, Bolan stoppa son véhicule – une Corvette noire achetée la veille – sur le parking d'un supermarché. Il utilisa son téléphone mobile pour appeler son vieil ami Harold Brognola.

— Striker, s'annonça-t-il sans préambule.

Le numéro Un du *Justice Department* avait dans la voix une marque évidente d'impatience :

— Ça y est ?

— Ouais, dit Bolan.

Un soupir passa dans l'appareil.

— Bon, alors tu dégages le terrain ?

— Négatif. Le compte n'y est pas.

— Que veux-tu dire ? renvoya Brognola avec inquiétude.

— Tu le sais très bien, Hal. Il y a encore d'autres gros cannibales ici.

— Passe la main, Striker, on s'en occupe.

Bolan laissa tomber un petit rire navré dans le portable.

— Je ne vois pas comment, à moins de leur courir aux fesses dans toute la cité et ses environs. Ils se sont dispersés dès qu'ils ont appris la nouvelle.

— Quelle nouvelle ?

— Je croyais que tu étais au courant, Hal. Les *amici* locaux sont déjà informés.

Un petit silence passa, puis :

— Tu le crois vraiment ? Ils te savaient pourtant en Sicile, non ? Ton blitz là-bas a fait les journaux du soir pendant une semaine[ii]. Et comme à l'occasion de ton intervention éclair dans le Michigan ton nom n'a pas été cité[iii]...

— Ça m'ennuie de te dire ça, Hal, mais, une fois de plus, ça vient forcément de chez toi. Où es-tu ?

— Ici...

— En ville ?

— Ouais. Le mieux est que tu passes la main, ça évitera un gros problème.

— Tu vas sans doute m'apporter un peu de lumière ? fit Bolan.

Il y eut un grognement.

— Eh bien... Disons que nous avons une complication. Pour l'instant, je ne peux pas t'en dire plus, sinon qu'il y a une vingtaine

d'agents fédéraux sur place, prêts à intervenir. Alors, dégage, Striker.

— Pas question. Dis à tes chiens de chasse de se tenir hors de ma portée, je veux le champ libre.

— Merde ! Tu n'as pas compris...

— Explique-moi.

Un nouveau silence ponctua la discussion.

— Bon, rencontrons-nous, dit enfin Brognola.

— O.K. Dans une demi-heure au croisement de Mykawa Road et de South Acres Drive. C'est près de William P. Hobby Airport. Tu vois où c'est ?

— Oui, à peu près. Ça ne me laisse pas beaucoup de temps.

— Je n'en ai pas beaucoup non plus.

— D'accord, j'y serai dans une demi-heure.

— Tu seras seul ?

— Pas tout à fait, mais tu connais la personne qui m'accompagne. Aucun risque. A tout à l'heure.

Bolan coupa la communication, songeur. Pour que le patron du *Justice Department* se soit déplacé à Houston, il fallait que la « complication » dont il avait parlé soit particulièrement grave. Bon, il serait temps d'y réfléchir plus tard.

Le croisement des deux routes était pratiquement désert et seul un murmure diffus venant du terrain d'aviation, à environ un kilomètre, témoignait d'une activité nocturne. Bolan parvint au rendez-vous avec une dizaine de minutes d'avance, au volant de son gros char de guerre qu'il venait de récupérer sur le parking de l'aéroport.

L'imposant engin était camouflé en mobil-home, avec des adhésifs touristiques collés sur les flancs et un vélo tout-terrain fixé à l'arrière.

Ce n'était pourtant pas un innocent véhicule malgré sa paisible apparence.

Le TACOM – Tactical Combat Module – constituait à la fois une base mobile pour l'Exécuteur, une unité d'attaque et de défense, ainsi qu'un laboratoire électronique à partir duquel il pouvait tout aussi bien communiquer au bout du monde à travers le réseau satellitaire, que se connecter aux bases de données informatiques du F.B.I. et de la C.I.A., ou encore surprendre une conversation à plus d'un kilomètre.

L'engin avait été initialement un prototype conçu à des fins militaires par une société privée. Mais d'occultes tractations avaient joué, l'armée n'avait pas donné suite au projet, provoquant la faillite de la société d'étude. Bolan, renseigné par Harold Brognola, avait pu acheter le prototype pour la somme de deux cent cinquante mille dollars. Cinq cent mille dollars supplémentaires – dont la mafia avait fait les frais lors d'un blitz en Louisiane – avaient permis de pousser l'équipement du TACOM à un niveau hypersophistiqué.

En combat, Bolan pouvait atteindre un objectif distant de sept kilomètres par le biais de quatre roquettes logées dans une tourelle escamotable, réapprovisionnée automatiquement en moins de huit secondes. Le tir des missiles pouvait être déclenché manuellement ou automatiquement à travers un ordinateur de pointage, même pendant le roulage sur un sol inégal, un système anti-roulis et anti-tangage permettant la stabilisation du gros véhicule. De plus, un calculateur balistique prenait automatiquement en compte l'influence du vent, de la température, de la vitesse éventuelle de la cible et du char de guerre.

Vingt roquettes de 75 mm étaient disponibles en permanence dans un container logé sous le toit, et quarante autres étaient stockées dans une petite soute, en compagnie d'autres munitions pour les différentes armes de l'Exécuteur.

Pour la protection des flancs et de l'arrière du véhicule, l'Exécuteur disposait de trois mitrailleuses Hotchkiss de calibre .50, actionnables depuis la cabine avant. Deux lance-grenades, logés derrière les plaques latérales de blindage, permettaient également de défendre une position à l'arrêt ou de mettre en place un rideau de fumée. Et, lorsqu'il s'agissait d'une opération de nettoyage, un lance-flamme d'une portée de près de cent mètres pouvait être mis en action à partir du poste de conduite.

Sur le terrain, une caméra vidéo dissimulée sous le carénage du toit permettait à l'Exécuteur d'examiner une cible à près de deux kilomètres de distance, grâce à un zoom de grossissement x 32, de jour comme de nuit, l'optique électronique utilisant les infrarouges passifs. Des senseurs acoustiques complétaient l'équipement de détection, permettant de capter des sons aussi ténus que celui d'un murmure à plus d'un kilomètre.

Pour la navigation, un système GPS – Global Positionning System – assistait la conduite du véhicule avec une précision supérieure à dix mètres.

Enfin, en ce qui concernait la sécurité, en plus du blindage de la carrosserie, le pare-brise et les vitres latérales étaient à l'épreuve des balles ainsi que les pneus alvéolés qui équipaient les six essieux du char de combat.

L'imposant véhicule de neuf mètres de longueur ne pesait pas moins de sept tonnes, mais un puissant moteur Toronado développant près de cinq cents chevaux sur six roues motrices permettait d'atteindre la vitesse de 150 km/h sur route et 80 km/h en parcours tout-terrain. A bas régime, le bruit du moteur était presque inaudible, ce qui constituait un énorme avantage pour l'approche d'une position ennemie.

Le TACOM, c'était aussi la maison ambulante de Mack Bolan, avec

une cabine de douche, une kitchenette, ainsi qu'un module de repos de neuf mètres carrés équipé de deux couchettes.

A l'arrêt sur un large accotement, à une cinquantaine de mètres du croisement et moteur au ralenti, le mobil-home paraissait garé là pour une halte nocturne, ses vitres polarisées ne laissant rien apercevoir de ce qui se passait à l'intérieur. Bolan, pourtant, était en plein éveil, tous ses sens tendus dans l'attente.

Il alluma une cigarette, jeta un regard à sa montre, et ce fut à cet instant qu'une lueur dans le rétroviseur capta son attention, un faisceau lumineux dont la source était en approche rapide.

Dix secondes plus tard, la voiture – une Ford sombre – ralentit pour le dépasser après avoir actionné brièvement ses phares, puis s'arrêta un peu plus loin devant le TACOM.

Deux formes humaines en sortirent. Bolan reconnut la silhouette un peu trapue de Hal Brognola, hésita avant de mettre un nom sur celle qui correspondait d'évidence à une femme vêtue d'un gros manteau de fourrure. Un instant plus tard, il la reconnut : Eva Swanson, un flic en jupons qui travaillait conjointement pour le F.B.I. et la D.E.A.

Il les laissa arriver à la hauteur du gros véhicule et déverrouilla la porte latérale qui coulisssa dans un petit chuintement d'air comprimé.

Jetant sa cigarette, il vint à leur rencontre, allumant une lampe dans le module habitable dès que la porte se fut refermée.

— Salut, Striker ! lança joyeusement la jeune femme en lui sautant au cou.

Bolan passa ses bras autour de sa taille et l'embrassa sur les joues. Puis il la repoussa gentiment et la contempla. C'était une splendide rousse avec des yeux verts magnifiques. Le reste allait de pair.

Brognola ensuite vint lui donner l'accolade. L'Exécuteur avait des contacts téléphoniques assez fréquents avec le super flic de Washington et les deux hommes s'étaient vus quelques semaines plus tôt, à l'occasion de la dernière opération de Hal sur le terrain, à Talville, Michigan.

— Ça fait combien d'années qu'on se connaît, Mack ? Tu changes pas d'un poil, dit Brognola. Comment fais-tu ?

— Erreur, j'ai attrapé des rides un peu partout.

— Je ne vois rien, fit Eva Swanson en se mettant sur la pointe des pieds pour examiner comiquement le visage de l'Exécuteur. Je sais comment il fait pour rester en super forme. Une ration de cannibales au petit déjeuner, une autre pour le dîner, ça conserve.

Brognola, lui, portait les traces d'une vie remplie de responsabilités et de gros soucis. Le regard de l'agent fédéral reflétait la joie que lui apportait toujours une rencontre avec son vieux complice, mais son sourire était las. Visiblement, il n'avait pas dormi depuis longtemps.

Bolan les fit asseoir devant une petite table pliante sur laquelle il posa des gobelets en plastique et une Thermos contenant du café chaud.

Eva connaissait bien le char de combat, elle y avait passé plusieurs jours en compagnie de Bolan, entre deux blitz, mais elle s'émerveillait toujours de son agencement. Détournant son regard du module opérationnel qui apparaissait par l'ouverture d'une porte, elle grimaça.

— Logiquement, je devrais être heureuse de te revoir, Mack, déclara-t-elle sur un ton ambigu.

Il leva des sourcils ironiques.

— Ce n'est pas le cas ?

— Ne dis pas de bêtise. Depuis deux mois et demi, je ne pense qu'à ça.

La dernière fois qu'il avait vu Eva, c'était à Yuma, juste après l'avoir sortie d'une mortelle situation à Santa Clara, au Mexique, où elle menait une mission d'infiltration au sein de la mafia qui s'était terminée en catastrophe.

— Venons-en au fait, trancha-t-il gentiment. Tu m'as parlé d'une complication, Hal.

Brognola le considéra pensivement comme s'il cherchait les mots appropriés, puis il s'éclaircit la voix et laissa tomber :

— Carlo Piranesi.

Bolan demeura un instant songeur, puis répliqua doucement :

— Le Piranha de Brooklyn... C'est ça le problème ?

— Ouais, Mack. Nous avons intercepté de nombreux appels téléphoniques suspects depuis le milieu de l'après-midi. Ça confirme d'ailleurs ce que tu penses au sujet d'une fuite au niveau fédéral, les gros *amici* ont évidemment des oreilles chez nous et ce n'est pas nouveau. Parmi ces appels, il y en a un qui convergeait vers Jeff Bayan, autrement dit Shlonsky. Le correspondant était Ned Arrighi, un *soto-capo* de San Antonio. Le deuxième coup de fil a été échangé entre Shlonsky et Carlo Piranesi qui est en ce moment à Houston sous l'identité de Patrick Rockwell, un soi-disant voyageur de commerce. Nous avons vérifié tout ça. En accord avec lui, le gros bonnet avait concocté une diversion pour se donner le temps de tailler tranquillement la route.

— Il était prévenu de mon arrivée, je n'ai aucun doute là-dessus.

— Maintenant, ça me paraît évident. Tu sais ce que je pensais à ce sujet...

Bolan le savait, bien sûr. L'agent fédéral n'avait pas été d'accord pour que l'Exécuteur liquide le gros pourri vendu à *Cosa Nostra*. Mais ce dernier l'avait pris de vitesse. Il savait que les fédéraux n'avaient que de faibles chances de coincer le renard à Houston.

— Oui, répondit Bolan. Je le sais. Mais tu sais également pourquoi je l'ai fait.

— Je sais aussi à quoi ça aboutit. Nous avons un très, très gros problème sur les bras.

Les sourcils froncés, Brognola poursuivit :

— Piranesi retient douze VIPs en otages. En échange de leur libération, il exige qu'on lui amène ta tête dans un paquet-cadeau, Mack.

CHAPITRE III

L'Exécuteur eut un sourire glacé.

— T'as raison, Hal, ça s'appelle un très, très, très gros problème !

— Ça n'a pas l'air de te troubler beaucoup...

— Il voudrait que ce soit les fédéraux qui fassent le boulot. C'est pas idiot de sa part, ricana Bolan.

— C'est un coup de folie, s'exclama Eva Swanson, mais ce type est un dément. Avec lui il faut s'attendre surtout au pire.

Le Guerrier connaissait Piranesi. Il ne l'avait jamais vu que fugitivement, mais il avait croisé son chemin à plusieurs occasions. Carlo Piranesi, surnommé le Piranha de Brooklyn par ses amis de la mafia new-yorkaise, s'était trouvé à Santa Clara en même temps que Bolan et ce dernier ne l'avait su que le lendemain. Extrêmement rusé et très attaché à sa propre sécurité, il s'était prudemment tenu hors de portée, disparaissant ensuite en compagnie de Shlonsky à bord de son hélico privé.

A une époque plus ancienne, l'Exécuteur l'avait blessé sur un champ de bataille, au Colorado, avant d'être obligé de se replier pour éviter un engagement avec les forces de police. Puis il l'avait aperçu à Atlanta, où il dirigeait ses troupes à bonne distance. Là encore, le sinistre personnage avait tiré son épingle du jeu en disparaissant sur la pointe des pieds, conscient que la partie était perdue pour lui.

Carlo Piranesi constituait à lui seul un mystère. Il avait apparemment débuté sa carrière criminelle à Brooklyn, mais personne ne savait s'il était originaire d'Italie, de Sicile, ou si son identité n'avait pas été fabriquée de toute pièce par la mafia. Il était à la fois dealer, hit-man, mercenaire et terroriste international. En outre, il cultivait des relations soutenues avec les pontes des cartels colombiens et aussi, bien sûr, avec d'importants *capi mafiosi* de la côte Ouest. En ce qui concernait son acointance avec Shlonsky, le doute, maintenant, était clairement levé.

Ce qui était également évident, c'était que le Piranha éprouvait à l'encontre de Mack Bolan une haine féroce, de surcroît augmentée par le récent épisode de Santa Clara. Mais, de là à penser que Carlo avait monté une prise d'otages dans le seul but de satisfaire une vengeance personnelle, il y avait une marge.

— Comment s'est déroulé le coup ? demanda Bolan.

— A la tête d'un commando de six hommes, il a bloqué un jet privé juste avant le décollage, à Houston International Airport, et obligé les douze passagers à en descendre, répondit Brognola. Ensuite, il les a fait monter dans un hélicoptère de transport qui se tenait en

attente, moteur tournant, et tout le monde a disparu en moins d'une minute. L'hélico a été suivi au radar, mais lorsqu'on l'a retrouvé dans un champ, il était vide. L'opération semble avoir été préparée avec le plus grand soin et dans ses moindres détails. Ce n'est visiblement pas un coup de tête.

— Pas sûr, objecta l'Exécuteur. Des gars bien entraînés et disposant d'un hélico peuvent opérer ce genre de coup à l'improviste. Qui sont ces otages ?

L'agent fédéral grimaça.

— Des représentants gouvernementaux pour la plupart. Ils rentraient à Washington après avoir participé à un congrès traitant de la paix dans le monde.

— C'est gagné !

— Tu parles ! En tout cas, l'importance de ces personnalités peut laisser croire que le coup était prévu depuis un certain temps.

— Un élément ne cadre pas avec ton raisonnement, Hal. Tu m'as bien dit que l'initiative venait de Shlonsky juste après qu'il eut été prévenu de mon arrivée à Houston ?

— Exact. C'est du moins ce qui est apparent. Mais en aucun cas ils n'ont parlé de la cible, seulement d'une diversion importante.

— Ils ont probablement voulu faire d'une pierre deux coups.

— Comment ça ? fit la jeune femme.

— On peut supposer qu'ils ont voulu protéger le trésorier de la mafia tout en jetant le discrédit sur le Bureau fédéral.

— Tu es dans le vrai, Mack. Mais ce n'est pas tout... Hal, vous devriez lui donner cet enregistrement.

Brognola tira de sa poche une cassette en commentant :

— Tu fais partie des projets du Piranha, Striker. Il a déjà fixé un lieu de rendez-vous. Sans doute ne savait-il pas encore que tu avais liquidé Shlonsky. Maintenant, il est probablement au courant, mais il ne peut plus faire marche arrière. Il est coincé à son propre jeu et l'on sait très bien de quoi il est capable.

— C'est pour ça que tu me demandais de me casser d'ici ?

— Ça ne me plairait pas particulièrement que tu ailles te faire tuer. Et ça n'arrangerait sûrement pas l'affaire, les otages seraient quand même liquidés. Il sait...

Le numéro Un du *Justice Department* eut une courte hésitation avant de poursuivre :

—... Il sait que nous sommes en relations toi et moi. La cassette que nous avons trouvée en évidence dans l'hélicoptère contenait un enregistrement crypté selon un code que nos services utilisent régulièrement pour passer des informations à Washington. Celle que tu tiens dans la main est une copie décryptée. Le mieux, c'est que tu l'écoutes.

Bolan fit quelques pas jusqu'à une console électronique, inséra la cassette dans un lecteur et fit défiler la bande.

Un moment plus tard, une voix froide, détimbrée, se fit entendre :

« – Je suis celui que vous connaissez sous le surnom de Piranha. Je viens de m'emparer de douze représentants du gouvernement américain qui prétendent servir la paix dans le monde alors qu'ils sont venus à Houston pour conclure des accords secrets visant à des actions subversives en Amérique latine. Ces escrocs revêtus de pouvoirs exorbitants seront exécutés l'un après l'autre si le gouvernement n'accède pas aux demandes légitimes qui vont suivre... Tout d'abord, j'exige que soient libérés sans condition les vingt-deux ressortissants colombiens, réfugiés politiques, qui sont actuellement incarcérés sous une fausse accusation de terrorisme. Leurs noms seront communiqués ultérieurement. »

La voix de Piranesi fit un instant place au silence pour reprendre d'un ton grandiloquent : « – J'exige aussi que me soient livrés cent millions de dollars pour la réparation des sévices et dommages de toutes sortes subis par ces prisonniers politiques. Cette somme devra être livrée par le criminel à la solde de certains responsables fédéraux et qui est en contact régulier avec eux sous l'appellation de Striker. Je n'ai aucun doute sur le fait que ces responsables sans aucune moralité comprendront sans équivoque de qui il s'agit... Tout refus de donner suite à cette juste réclamation, de même que toute tentative pour enrayer ou retarder son accomplissement, sera sanctionné par l'élimination des personnalités que nous détenons. En outre, nous divulguerions publiquement la complicité du Bureau fédéral avec l'assassin précité. Cette revendication n'est pas négociable. Son acceptation devra nous être signifiée au terme des soixante minutes qui suivront la récupération du présent enregistrement, par l'émission d'un message radio lancé depuis Houston sur la fréquence Delta X-Ray. Des instructions vous parviendront ultérieurement par le même canal. Justice sera ainsi faite. »

La bande magnétique continua de défiler en silence.

— Et voilà, dit Eva Swanson d'une voix légèrement tremblante. Tu connais maintenant les prétentions de ce dément. C'est parfaitement grotesque, je ne vois pas ce que la mafia pense de ce genre de discours pseudo-politique, mais c'est comme ça !

CHAPITRE IV

Bolan interrogea, dubitatif :

— Qui est au courant, Hal, à part vous deux ?

Brognola le fixa gravement.

— Frank est le seul à être informé. C'est lui qui a décrypté l'enregistrement et nous l'a rebalancé par téléphone.

Frank Vitali était le demi-frère d'Eva. C'était aussi une ancienne taupe fédérale qui avait par le passé infiltré la mafia à haut niveau, et qui était actuellement en poste au département 127 du F.B.I., travaillant sur les « affaires spéciales ».

— Un sacré plat de merde, hein ? fit le super-flic de Washington.

Le Guerrier réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre. Le discours ressemblait à une fable montée à la hâte. Peut-être ce genre de coup était-il prévu depuis déjà un certain temps, comme une sorte de « modèle » à faire intervenir si l'occasion se présentait. Peut-être, aussi, la mafia, en cheville avec certains milieux terroristes, avait-elle vu l'opportunité d'utiliser ce scénario en fonction d'événements particuliers. L'Exécuteur ne pouvait que se livrer à des hypothèses.

— A quoi correspond la fréquence Delta X-Ray ? demanda-t-il.

— C'est un canal radio réservé au département 127 pour les cas urgents. Seuls trois agents peuvent l'utiliser, y compris Frank Vitali.

— Carlo est bien renseigné...

— Je ne vois pourtant aucune possibilité de fuite de ce côté, ces gars sont absolument sûrs.

— Ça vient pourtant bien de quelque part.

— Il se pourrait que l'indiscrétion émane de notre service technique, dit Brognola. Enfin... quoi qu'il en soit, ma décision est prise.

Eva soupira :

— Il a déjà préparé sa démission. Il veut prendre toute la responsabilité de cette saloperie.

Bolan jeta un regard aigu à son ami.

— Ce n'est sûrement pas la bonne solution, Hal. Ça ne changera rien au sort des otages.

— Ça désamorcera le chantage. Pour les otages, qui peut y changer quelque chose ?

— Moi.

— En te jetant en aveugle dans le traquenard ?

— Je suis directement impliqué, ça ne fait pas le moindre doute. Et je n'ai pas l'intention de me lancer tête baissée dans l'opération.

— Ouais, tu parles ! Je me doutais bien de ta réaction. Mais je ne

te laisserai pas te...

— Ça va, Hal ! gronda le Guerrier. Je n'accepte pas de discuter la décision.

— Il existe une autre solution, intervint la jeune femme. On pourrait minimiser le coup en annonçant officiellement que des équipes fédérales sont sur le point de t'arrêter. Parallèlement, on ferait traîner les négociations avec Piranesi et...

Bolan l'interrompit :

— Ça n'aurait aucune chance de fonctionner, vous le savez très bien tous les deux. Si nous regardons froidement la situation, nous sommes dans une impasse. La seule façon d'en sortir, c'est d'entrer dans le jeu de ces pourris et de faire sauter leur système de protection. Carlo et ses amis croient avoir tout prévu, mais il existe une faille dans leur montage.

— Laquelle ? questionna nerveusement Brognola.

— Je veux d'abord jeter un coup d'œil sur la combine, Hal.

Un silence momentané régna à l'intérieur du véhicule, interrompu finalement par Bolan :

— Ces VIPs ont-ils vraiment participé à un congrès sur la Paix ?

— Bien sûr.

— Qu'est-ce que ça camouflait ?

Brognola poussa un soupir.

— C'était une couverture pour la mise au point d'une opération conjuguée contre les Cartels colombiens. Des représentants de ce pays y participaient.

— As-tu une idée sur la façon dont les *amici* sont au courant de ça ?

— Négatif. Dans ce domaine, on peut tout envisager, depuis un agent vendu à *Cosa Nostra* jusqu'à leur infiltration dans nos structures.

— Et en ce qui concerne nos relations ?

— Ça relève des mêmes suppositions.

— Ces types en savent beaucoup trop, Mack ! s'écria Eva. Il se peut même qu'ils soient déjà au courant que nous sommes ensemble en ce moment. Je suis d'accord avec Hal, laisse tomber, c'est beaucoup trop dangereux.

— Pas question, miss.

Bolan ressentait l'émotion de la jeune femme et de son ami. Jamais encore ils n'avaient été confrontés à une situation aussi critique. Ce que l'Exécuteur craignait le plus venait de se produire. Harold Brognola et Eva étaient devenus une cible pour les cannibales de la mafia. Il ne faisait nul doute que les pourris s'en prendraient immédiatement à eux après s'être débarrassés de Mack Bolan. Dans leur monde, il n'existait ni pitié, ni trêve, ni armistice. La trahison, le vice et la brutalité étaient leur *modus operandi*.

— Bon, voyons la suite des événements. Un contact a-t-il été pris avec Piranesi ?

— Pour éviter le pire dans l'immédiat, j'ai fait passer un accord de principe dans le délai d'une heure.

— Il a répondu ?

— Presque aussitôt. Il veut s'assurer que tu seras seul au rendez-vous. Il projette de te faire marcher avant le contact définitif. Des relais, des étapes. D'après ce qu'il exige, tu devras passer par un premier relais à Charlton Park où tu recevras des instructions.

— Brookside Village, ce n'est pas bien loin d'ici...

— Exact. Trois kilomètres au maximum.

La jeune femme frémit imperceptiblement.

— C'est vraiment très, très près. Je me demande...

— Pas le moment d'en faire une psychose, Eva. Continue, Hal. Quelles sont les coordonnées exactes du premier relais ?

— Un bistrot, le Black Cat, à l'intersection de Long Drive et de Galveston Road.

— Quel délai avons-nous ?

— Ça aussi, ils l'indiqueront ultérieurement. Mais nous pouvons être sûrs que ce sera très restreint.

— Bon, résumons : ils sont au courant de nos relations, ils savaient aussi que j'avais retracé Shlonsky à Houston et que j'allais lui tomber dessus et ils connaissent l'une des fréquences fédérales les plus confidentielles... Ils ont un avantage sur nous, c'est vrai.

— C'est aussi notre faiblesse, fit valoir Brognola. Ils sont en mesure de connaître à l'avance nos réactions et nos mouvements.

— Sauf si tu n'informes pas Washington.

— Tu suggères donc un black-out ? Je ne vois pas comment ce serait possible, je suis tenu de rendre des comptes. En plus, il faudra bien coordonner les équipes en attente.

— O.K. Mais rien ne t'empêche de laisser passer certaines informations.

— Tu penses à une intox ?

— Evidemment. Nous sommes en face d'une situation précise. Utilisons-la.

Le patron du *Justice Department* se passa la main sur le menton. Il eut ensuite un sourire un peu crispé.

— Ouais, je vois. C'est sans doute la seule solution qui pourrait nous permettre de retourner la situation.

— Charge-toi de trouver en souplesse le gros malin qui vend la mèche, Hal. Moi, je vais m'occuper de Carlo et de ses petits copains mafieux.

Eva termina son café et déclara :

— Je crois aussi que ça pourrait marcher de cette façon. Tu vas

avoir besoin d'aide, Mack.

Bolan comprit ce qu'elle voulait dire. Il hocha doucement la tête.

— Négatif. Je marche seul.

— Je connais très bien toutes ces installations, je sais les faire fonctionner. Je peux être très efficace.

— Je n'en doute pas, lui sourit-il. Mais pas cette fois.

Les yeux d'Eva flashèrent avec colère.

— Tu as tort. Je ne cherche pas à rester dans tes jambes, seulement à te donner un coup de main technique.

— Je n'ai pas l'intention d'utiliser le TACOM pour une reconnaissance, Eva. Un éléphant dans un magasin de porcelaine, ce ne serait pas l'idéal.

Bolan fit quelques pas dans la cabine, ouvrit la soute d'armement et commença à s'équiper, entassant un équipement qu'il choisit méticuleusement.

Quelques minutes plus tard, après avoir passé un imperméable par-dessus sa tenue de combat, il dit à Brognola :

— Passe-moi la clé de ta caisse, Hal.

— Tu es sûr de ce que tu veux faire ?

— Autant qu'on puisse l'être.

Le fédéral lui tendit la clé de la Ford.

— Le récepteur radio est réglé sur le canal dix-sept. Restez à l'écoute, je vous donnerai des nouvelles, ajouta l'Exécuteur. Mais ne m'appellez pas, sauf urgence.

Eva vint se coller contre lui alors qu'il atteignait la porte latérale.

— Fais gaffe à tes os, Striker, lui souffla-t-elle dans l'oreille.

Elle l'embrassa furtivement puis il quitta le mastodonte de métal dans un chuintement d'air comprimé.

CHAPITRE V

En quelques minutes, Bolan franchit Broadway Boulevard et ralentit, estimant qu'il se trouvait à moins d'un kilomètre de son premier contact. La circulation était quasiment nulle.

Dès qu'il avait quitté le TACOM, il avait commencé à se concentrer sur l'action qu'il aurait à mener, envisageant plusieurs cas de figures, essayant de prévoir les réactions adverses. Les cannibales n'allaient sans doute pas déclencher les hostilités lors de cette étape préliminaire. Ils avaient plus vraisemblablement l'intention de l'observer puis de l'entraîner à l'écart. Ils tenaient également à récupérer la rançon que Bolan était censé leur apporter et ils voudraient s'assurer que le gros lot faisait bien partie du voyage.

Carlo Piranesi était un type particulièrement prudent et retors. L'Exécuteur se souvenait de la fiche signalétique que Brognola lui avait communiquée à son sujet. Il avait débuté comme une sorte de mercenaire, vendant ses services au plus offrant, quelles que fussent les motivations de ce dernier. Il avait même, semblait-il, été utilisé par la C.I.A., une dizaine d'années auparavant, dans le cadre d'une opération de nettoyage au Nicaragua. Plus tard, son nom avait été lié à une bonne douzaine d'attentats dans divers pays d'Amérique latine et dans l'assassinat de deux diplomates européens, à New York et à Los Angeles. Mais, en fait, il avait toujours entretenu d'étroites relations avec la mafia qui apparaissait comme son principal sponsor.

A trois reprises, il avait échappé aux blitz de l'Exécuteur, manœuvrant prudemment et intelligemment, à part la fois où il avait reçu deux balles de .223, n'échappant à la mort que grâce à l'intervention massive et rapide des policiers. Transporté dans un hôpital et placé sous surveillance, Carlo avait été remis en circulation un mois et demi plus tard, aucune charge n'ayant pu être retenue contre lui. Il s'était même posé en victime et avait exigé une protection policière, disparaissant ensuite de la circulation comme un furet dans les bois.

A Houston, cette fois, Bolan était déterminé à ne pas le manquer. Le discours rocambolesque qu'il avait entendu n'était pas crédible. Piranesi ne se souciait nullement des prétendus prisonniers politiques colombiens, il lui fallait seulement un prétexte, un déguisement oratoire. Derrière les prétentions de ce dément, Bolan entrevoyait sans équivoque une machination mise au point par les *amici* dans le but de déstabiliser le F.B.I. et, surtout, d'éliminer l'Exécuteur. Dans cette opération, le fric n'était pas leur principal objectif mais, bien entendu, il serait bon à prendre. Eventuellement.

Shlonsky apparaissait assez clairement comme le déclencheur de la bombe à retardement dont la mafia avait actionné le mécanisme. Le fait que celui-ci soit mort ne changeait rien au programme criminel.

Le contexte géographique s'y prêtait d'ailleurs très bien. Houston, avec ses deux millions et demi d'habitants, n'était pas seulement une cité portuaire fortement industrialisée. Baptisée Space City par les quelque cinquante mille techniciens de la NASA qui travaillaient au Lyndon B. Johnson Manned Spacecraft Center, la ville avait été élue « Cité du Crime » par les journalistes de la grande presse internationale. Elle détenait un singulier record : celui du meurtre crapuleux, du viol, du braquage, du trafic de stupéfiants et d'autres vices qui s'étendaient à la corruption organisée. Affirmer qu'il s'y déroulait plus d'un meurtre par heure constituait un euphémisme.

Cette « perle » de la côte Sud-Est des Etats-Unis constituait aussi l'un des principaux fiefs de la grande magouille financière. Il s'y accomplissait quotidiennement d'énormes transactions officielles ou occultes basées sur le pétrole, l'industrie chimique, la revente de matériel militaire périmé, les exportations de toutes sortes en Amérique du Sud et au Mexique.

En ajoutant un grouillement confus de politiciens plus ou moins véreux, de truands et d'escrocs de haute volée, on obtenait une image assez précise de cette cité regardant vers le cosmos.

Houston, donc, était un lieu de prédilection pour des Jo Shlonsky, Piranesi et autres cannibales aux dents acérées.

En tout état de cause, l'affaire se présentait comme l'une des plus difficiles que le Guerrier ait jamais eu à affronter. L'une des plus dangereuses aussi, pour lui-même autant que pour les douze otages dont la vie ne tenait que par un fil extrêmement ténu.

Examinant une console électronique de transmission, Eva suivait du regard un petit spot qui se déplaçait sur un écran vidéo.

— Vous tenez vraiment à prendre ce risque ? lui dit Brognola d'un ton réprobateur.

Elle répliqua sans le regarder :

— Oui. Il a besoin d'aide, même s'il ne veut pas l'admettre.

— Est-ce la tête ou le cœur qui parle ?

— Les deux vont ensemble, Hal. Soyez logique, Mack se sent directement concerné. Il se croit responsable de ce qui se passe. Il ne s'arrêtera pas avant d'avoir réglé son compte à Piranesi. Mais, cette fois, il va devoir courir sur un terrain miné, rien à voir avec l'un de ses blitz qu'il organise dans les moindres détails techniques. Ce sont ces salauds qui tirent toutes les ficelles, et j'ai un très mauvais pressentiment.

— Intuition féminine ? tenta d'ironiser Brognola.

Mais le cœur n'y était pas.

— Appelez ça comme vous voulez. En plus, il va prendre un maximum de risques pour essayer de sauver ces otages, sans même penser à sa propre vie.

— Vous le connaissez bien, Eva, vous savez que tout ce que vous auriez pu lui dire n'aurait pas changé sa décision. Pour lui, c'est une opération comme une autre.

— Merde ! Où est-il écrit qu'il doit la mener seul ?

Brognola fronça les sourcils. Il eut ensuite un petit sourire.

— Comment envisagez-vous de le retrouver ?

Cette fois, elle se détourna de la console et fixa son chef d'un regard volontaire.

— Je connais les coordonnées de son premier rendez-vous. Si je le manque là, eh bien... j'ai planqué en douce un bug dans une poche de sa combinaison. Je pourrai le suivre à distance.

Elle montra un petit objet plat de la taille d'une pièce d'un dollar.

Hal hocha la tête.

— Vous croyez qu'il ne va pas s'en rendre compte ?

— Ce genre de gadget ne pèse rien et on ne le sent pas, même dans un vêtement serré. La portée est de près de dix kilomètres.

— S'il vous aperçoit, il vous refoulera.

— Je tenterai ma chance. Eh bien, Hal, vous n'avez rien contre cette idée ?

Elle hésitait, mesurant la réaction de son chef.

— Vous ne m'interdisez pas de...

— Il y a une chose que vous pouvez faire pour l'aider, Eva.

— Quoi ? répliqua-t-elle, un éclat dans les yeux.

— Prenez un taxi et rentrez à l'hôtel.

— Sûrement pas ! se cabra-t-elle.

Il alluma une cigarette et tira une longue bouffée.

— Pensez-vous vraiment ce que vous dites ?

— N'en doutez pas un instant, Hal. S'il le faut, je vous rends tout de suite ma plaque.

Comme il ne répondait pas, elle se tourna délibérément vers l'écran vidéo et se remit à observer le petit point mobile apparaissant en surimpression sur un plan de la ville.

CHAPITRE VI

Il était 0 h 15 quand une Cadillac compacte noire passa à basse vitesse devant la façade à peine éclairée d'un établissement de nuit, dans Milby Park. C'était un pub habituellement fréquenté par la pègre de Houston.

Le véhicule tourna lentement autour du bloc comme un animal méfiant, puis son conducteur le fit stopper doucement devant le pub. Deux gorilles en descendirent aussitôt, l'un se dirigeant vers l'établissement tandis que l'autre observait les alentours. Lorsque l'examen se révéla satisfaisant, il y eut un signe préludant à l'apparition d'un troisième homme qui s'était jusque-là tenu sur la banquette arrière. Celui-là portait un costume de bonne coupe en tweed gris et son visage inspirait le respect et la crainte.

Le second gorille sur les talons, il se dirigea vers l'établissement dont il franchit froidement la porte, et traversa une atmosphère enfumée avant de gravir un escalier jusqu'à l'étage. Ses gardes du corps restèrent sur le palier.

La rencontre eut lieu dans une salle aux murs lambrissés où se tenait déjà un géant au crâne rasé et aux petits yeux pleins de ruse.

Il s'installa dans un fauteuil à côté de lui et le considéra d'un regard sévère.

Connu sous le nom de César Montesi, il avait été un tueur réputé pour le compte de la mafia. C'était un homme de quarante-sept ans, dur, au passé chargé mais qui n'affichait jamais la moindre prétention. Depuis bientôt deux ans, il n'avait pris aucun « contrat » en charge et certains, dans le Milieu, disaient qu'il s'était mis à la retraite. Ils le disaient simplement mais ne le pensaient pas, car aucun membre de l'Organisation ne prenait jamais de retraite.

— Quelles sont les nouvelles, Dany ? dit-il d'une voix métallique.

Le géant le fixa d'un air entendu.

— Le contact a eu lieu. D'après ce que Dave raconte, ils acceptent de payer les cent briques. Mais il y a un os...

— Continue.

— L'os, c'est que Piranesi exige que le pognon lui soit apporté par la grande pute.

— Tu veux préciser ? lâcha durement Montesi.

— Bolan.

Un froid silence s'installa dans la pièce. Un tic nerveux secoua brièvement la joue du hit-man.

— Dave prétend que c'est Jo Shlonsky qui a exigé ça.

— Tout le monde sait que Shlonsky s'est fait descendre par Bolan,

ça ne tient pas la route, objecta Montesi.

— A première vue, ouais, mais quand on connaît bien Piranesi... Ce mec est complètement parano, ça fait un moment qu'il dit qu'il veut avoir la peau de Bolan.

— Alors, laissons-le s'en occuper et tâchons de mettre la main sur la cagnotte. Sait-on où doit se faire la rencontre ?

— Dans Charlton Park, ils sont déjà en attente là-bas.

— Tu es sûr de ce Dave ?

— Il ne nous a jamais fait un turbin.

— Tous les hommes sont prêts ?

— Prêts à foncer, ouais.

— Bon. Envoie une équipe sur place. Je ne veux pas de bruit, seulement un repérage. Tu as bien compris, Dany ?

— Cinq sur cinq.

— Alors fais le nécessaire. Maintenant, laisse-moi, j'ai besoin de réfléchir.

Tandis que le géant aux yeux de furet quittait la pièce dans un déhanchement de tout son corps massif, César Montesi alluma une cigarette tout en réfléchissant à ce que représentait cent millions de dollars. Il devrait en lâcher près d'un tiers aux hommes qui participeraient au coup de main, mais ça laissait tout de même près de soixante-dix millions.

Ensuite, il lui faudrait disparaître. Les *capi* du Sud-Est verraient d'un très mauvais œil la disparition du gros magot. Mais Montesi connaissait pas mal d'endroits de la planète où l'on pouvait se retirer pour y couler des jours paisibles. Cela faisait longtemps qu'il espérait une opération comme celle-là. Il avait déjà en sa possession plusieurs passeports établis sous des identités différentes, et une simple opération de chirurgie esthétique serait indispensable après qu'il eut tiré sa révérence à l'Organisation.

C'était un bon plan. Simple et efficace. Le seul problème, ainsi que l'avait notifié Dany le Marteau, c'était Bolan. Mais César n'avait pas l'intention de l'attaquer de front.

Au volant de la Ford grise, le Guerrier venait de tourner dans Galveston Road. Il était 0 h 45. Quelques rares véhicules circulaient encore dans la longue artère de banlieue.

Son premier contact n'était plus qu'à quelques centaines de mètres. Il le dépassa bientôt, à l'angle de Long Drive, inspectant la devanture du Black Cat, un bistrot d'allure minable dont l'enseigne lumineuse répandait une lueur rougeâtre. Par précaution, il poursuivit sa route et vira à droite deux croisements plus loin, revenant ensuite sur son trajet.

Il gara la Ford une centaine de mètres après son objectif et vérifia

son armement. Son Beretta silencieux 93-R était niché sous son aisselle gauche dans un holster spécial, tandis que le gros AutoMag .44 pendait à sa ceinture dans un étui militaire. Il avait glissé dans ses poches deux chargeurs supplémentaires pour chacune de ses armes.

Rabattant les pans de son imperméable pour dissimuler sa combinaison noire et son attirail de guerre, il mit pied à terre et verrouilla le véhicule avant de s'acheminer vers le Black Cat.

Après avoir poussé une porte vitrée constellée d'autocollants publicitaires, il déboucha dans une salle relativement grande envahie par une fumée opaque et toutes sortes d'odeurs désagréables. Une quinzaine de clients buvaient et fumaient, discutant à voix contenue dans l'air vicié.

Bolan marcha jusqu'au comptoir derrière lequel officiait un barman obèse.

— Un Texas bloody dry, commanda-t-il, fixant l'énorme type.

— J'connais pas, répondit ce dernier d'une voix traînante.

Evidemment. Le cocktail n'existait pas. Cela faisait partie du code d'identification exigé par Piranesi.

— Vous voulez autre chose ?

— Une Lone Star.

Le barman hocha la tête et s'éloigna à l'extrémité du comptoir. Mack Bolan le vit faire un petit signe de connivence qui pouvait s'adresser à n'importe qui dans la salle.

A partir de cet instant, le dos de Bolan constituait une cible parfaite pour n'importe qui dans ce lieu misérable. Mais il n'éprouvait aucune crainte : tant que la racaille ne se serait pas assurée qu'il était porteur du gros fric, personne évidemment ne s'en prendrait à lui.

Le pachyderme posa devant lui une cannette de bière et se retira. Ce ne fut qu'au bout de deux minutes que l'Exécuteur distingua dans sa vision périphérique un mouvement dans sa direction. Un homme trapu, au visage sombre et boutonneux, se colla contre le comptoir, presque à le toucher.

Bolan se tourna vers lui et l'examina froidement, apercevant la crosse de l'arme qui apparaissait par l'échancrure d'une veste froissée.

— On devrait faire un tour dehors, dit le type d'un ton flegmatique.

— Tu as des vapeurs ? renvoya Bolan sur le même ton.

— Ici, c'est pas pratique pour causer.

Bolan posa un billet de cinq dollars sur le comptoir et enchaîna :

— O.K., passe devant.

L'autre cligna de l'œil et s'achemina vers la sortie, suivi à distance par l'Exécuteur. Lorsqu'ils se furent éloignés d'une vingtaine de mètres sur le trottoir, le truand questionna d'une voix avide :

— Vous avez le fric ?

— Calmos, lui dit Bolan. Je filerai le fric à Carlo quand il sera en face de moi. Pigé ?

— Ouai, ouais... On m'a simplement dit de vous poser la question.

Le gars n'était pas rassuré. L'Exécuteur aurait pu le neutraliser en quelques secondes et l'obliger à parler, mais il n'avait sûrement pas d'intéressantes révélations à faire.

— Je ne suis qu'un simple relais, vous savez...

— Déballe-moi le message.

— Vous êtes venu seul ?

— Tu vois quelqu'un dans les parages ?

— Non, heu... Voilà, vous allez devoir passer par plusieurs points de contrôle avant de voir Carlo.

— Je suis au courant. Continue.

— Il y aura un timing à respecter. Si vous traînez, il refroidira un otage toutes les demi-heures. Votre prochain contact vous attendra près de la baie de Galveston, il vous appellera.

— Comment ?

Le type fouilla dans une de ses poches et lui tendit un téléphone portable.

— Il est branché. Vous serez contacté à 1 h 30 au max. Si vous ne répondez pas, ça fera vilain pour un de ces otages. On m'a précisé que ce sera une bonne femme qui y passera en premier.

— C'est tout ?

— Ouais.

— Casse-toi. T'as pas intérêt à te retourner.

— N'ayez crainte.

Bolan regarda le truand s'éloigner, le vit dépasser le Black Cat puis se fondre peu à peu dans l'obscurité. Il fit de même, rejoignant rapidement la Ford dont il fit ronfler doucement le moteur.

Les *amici* voulaient le promener un peu partout en ville afin de s'assurer qu'il était réellement seul et nanti du magot. Classique. L'Exécuteur aurait été étonné qu'ils s'y prennent autrement. Ils pensaient aussi que la menace d'abattre les otages le ferait se tenir tranquille.

Il embraya et accéléra en douceur, s'éloignant dans Galveston Road en direction de Houston sud. Logiquement, rien de spécial ne devait survenir avant qu'on l'appelle téléphoniquement. Mais son instinct lui suggérait que le cours des événements ne suivrait pas la logique. Un signal intérieur qu'il connaissait bien lui vrilla soudain le haut du dos. Il avait souvent éprouvé ça au début d'une action et en avait toujours tenu compte.

Deux minutes plus tard, après avoir bifurqué dans Broadway Boulevard où il y avait encore de la circulation, il eut la certitude qu'on le suivait. Une DeSoto bleue s'était accrochée dans son sillage,

doublant fréquemment des véhicules pour conserver la distance avec la Ford. Bolan compta quatre hommes entassés dans la caisse bleue. A travers le rétroviseur, la lumière crue d'un lampadaire lui dévoila des visages durs tendus dans sa direction, des yeux fixes, et il devina facilement les pensées qui imprégnaient ces quatre tueurs.

Le Guerrier vira alors dans Airport Boulevard pour embarquer les suiveurs vers la périphérie, dans un secteur plus dégagé. Ce fut au moment où il allait bifurquer dans Monroe Road qu'une Ford Camaro déboucha d'une rue transversale pour rejoindre la DeSoto.

Ça n'avait rien d'une filature en souplesse. La manœuvre était évidente et il ne s'agissait sûrement pas d'hommes à la solde de Carlo Piranesi, celui-ci était trop malin. Mais alors, qui pouvait faire une entrée en scène aussi grossière ? Pour l'instant, ça n'avait pas de sens. Ce qui comptait, c'était la détermination brutale avec laquelle la poursuite s'engageait. Aucun doute n'était permis, l'affrontement n'allait pas tarder.

CHAPITRE VII

Avec l'irruption de la Camaro, cela faisait au moins huit flingueurs accrochés aux basques de l'Exécuteur. Il tenta de comprendre rapidement la situation, envisagea les multiples possibilités. Le Piranha n'avait pas intérêt à le faire prendre en filature, mais il y avait d'autres pions enjeu, des départements qui n'étaient pas sous le contrôle direct de Hal Brognola, ainsi que des services secrets, C.I.A., D.I.A. ou autres éléments constituant chacun un risque d'intervention. Ceux-là utilisaient régulièrement des *mobsters* pour mener ce genre d'opérations sans prendre de risques officiels.

Accélérant brusquement, il doubla plusieurs véhicules et ralentit d'un coup en dosant son effet. Derrière lui, un hurlement de freins et des coups de klaxons annoncèrent que les poursuivants s'étaient laissés surprendre et avaient pris du retard. C'était ce que voulait l'Exécuteur. Il ne tenait pas à engager un feu croisé au milieu d'innocents civils.

Quelques instants plus tard, il prit la branche gauche d'une fourche au niveau de Fairmont Parkway. Il roulait vers le sud-est dans une rue déserte longeant une zone industrielle. Derrière lui, la DeSoto accélérait plein pot, réduisant la distance et, soudain, l'un de ses passagers commença à ouvrir le feu par la portière. Un projectile frappa le coffre de la Ford et Bolan donna plusieurs petits coups de volant pour dérégler le tir.

Dans son rétroviseur, il vit d'un coup d'autres armes qui se hérissaient hors des voitures poursuivantes. De la DeSoto un feu continu commença à crépiter et le chauffeur de la Camaro, quelques mètres derrière, cherchait à se placer pour dégager un angle de tir.

La Ford tanguait irrégulièrement. Mais ça ne suffirait pas longtemps à éviter le tir ennemi. Bolan se pencha et dégagea un petit pistolet-mitrailleur mini-Uzi de son étui, le posa sur le siège à côté de lui.

Une rue transversale apparut d'un coup sur sa droite, s'enfonçant dans la zone industrielle. Bolan s'y engagea brusquement, négociant le virage dans un hurlement de pneus. Derrière lui, le conducteur de la DeSoto manqua le virage et freina à mort, tandis que la Camaro virait brutalement pour suivre la Ford. Quelques secondes plus tard, une rafale pétarada et l'asphalte se constella d'impacts.

Ils étaient encore trop éloignés pour préciser leur tir. Il fallait prendre le plus rapidement possible de la distance, si possible leur faire perdre momentanément sa trace et les attendre de pied ferme.

Mais, soudain, il comprit son erreur : la rue dans laquelle il s'était lancé se terminait en cul-de-sac. A moins de cinquante mètres de lui,

un énorme mur de béton lui barrait la route.

Bolan était pris au piège. Des tueurs arrivaient derrière lui dans un double grondement de moteurs, la hargne au cœur et des flingues braqués, prêts à cracher un déluge de plomb sur l'Exécuteur.

*

* *

César Montesi avait pensé qu'il pourrait s'emparer du gros fric avec un minimum de casse. Il avait envisagé une filature en souplesse qui permettrait ensuite de coincer Bolan et de l'abattre en bénéficiant de l'effet de surprise. C'était tout à fait faisable, d'autant plus que celui-ci devait être polarisé sur le sort des otages. César en connaissait un rayon sur ce type qui pouvait se laisser apitoyer par des conneries soi-disant humanitaires. Il avait pris toutes les précautions possibles, il avait mobilisé une petite armée pour mener le travail à sa conclusion.

Mais l'équipe embarquée dans la DeSoto avait déconné. Les gars s'étaient fait repérer et avaient ouvert le feu comme des abrutis, sans tenir compte de ses directives.

Et, maintenant, César était engagé dans la poursuite, sans alternative. Il avait dépassé le point du non-retour. Le gibier courait à toute vitesse, tentant d'échapper à deux voitures chargées de tireurs accrochées après lui.

Montesi se tenait sur la banquette arrière de sa Cadillac, accompagné de ses deux gardes du corps, et son chauffeur se concentrait pour garder la distance dans l'axe de la poursuite. Il n'était pas question de participer à l'hallali, sauf si la proie menaçait d'échapper à ses poursuivants.

Ils arrivaient dans une zone industrielle sombre et déserte. Les phares des véhicules roulant à grande vitesse découpaient des ombres mouvantes, sinistres.

— Passe-moi la radio, dit César Montesi à l'armoire à glace assise à côté de lui.

Le type lui tendit un talky-walky qu'il plaqua contre sa joue.

— Rick ! cracha-t-il dans l'appareil.

— Ouais ! renvoya le chef d'équipe dans la DeSoto.

— Chopez-le maintenant !

— On fait ce qu'on peut, ce mec ne...

— Ta gueule ! Fais ce que je te dis !

— Bon, O.K., on met le paquet...

César rendit la radio et lança à son chauffeur :

— Accélère, Bernie, on va sans doute devoir foutre le feu à la ville.

La Mercedes prit encore de la vitesse tandis que le garde du corps assis à côté de lui dégageait un pistolet de sous sa veste. César sentit l'excitation monter en lui. Ses hommes avaient intérêt à s'exciter eux aussi. La poursuite lui rappelait d'autres proies qu'il avait traquées

avant de les abattre; il en ressentait encore l'enivrante sensation.

— Il vient de tourner ! brailla soudain un tueur dans le talky-walky. Merde ! La caisse de Rick continue tout droit, il a loupé l'embranchement...

César avait vu. Il observa ensuite la Camaro qui freinait en catastrophe, à moins de cent mètres de là, et négociait un virage sur les chapeaux de roues. Quelques secondes plus tard, la DeSoto fit une rapide marche arrière, puis manœuvra pour filer le train à la Camaro.

— Vas-y, Bernie ! gronda Montesi. Colle-leur au cul !

— Je connais ce coin, fit le chauffeur. Le connard s'est foutu dans une impasse.

— T'es sûr ?

— Un peu, ouais !

Bernie eut un grognement et enfonça l'accélérateur tandis que le visage du hit-man se contractait. Ses yeux s'étaient plissés, ressemblaient à deux meurtrières, et ses doigts crochés sur la crosse de son pistolet blanchissaient. Le temps de la mise à mort n'allait pas tarder.

Bolan ne disposait plus que d'une trentaine de mètres avant l'impact contre le mur au fond du cul-de-sac. Ecrasant le frein, il braqua à fond le volant pour engager son véhicule dans un bruyant tête-à-queue. Le moteur ratatouilla et faillit lâcher, mais il le laissa respirer au dernier instant. La Ford maintenant faisait face à l'ennemi. Il n'y avait qu'une sortie et l'Exécuteur était décidé à la prendre.

Enfonçant brusquement l'accélérateur, il tendit toute sa volonté dans la manœuvre. Les pneus hurlèrent pendant la prise de vitesse, puis il sentit la poussée de l'accélération qui le plaquait contre son siège. Affermissant sa main gauche sur le petit P.M., il pencha la tête par la vitre, alignant son tir à mesure qu'il se rapprochait de la sortie.

L'ennemi ne s'était pas attendu à sa réaction. Le chauffeur de la Camaro le vit arriver en trombe et eut le réflexe de donner un coup de volant pour s'écarter de la ligne de feu. Mais Bolan avait déjà corrigé l'axe de tir et lâchait une horde de frelons brûlants sur la caisse de la mafia. Le pare-brise se désintégra et, dans l'orifice béant, il vit le visage du conducteur exploser dans un multiple éclaboussement de sang, tandis que la tête du passager avant s'effaçait sur le côté.

Le véhicule sans conducteur continua sur sa lancée, dériva brusquement de son axe et alla s'enquiller le long de la façade d'un hangar.

La DeSoto survint quelques secondes plus tard. Apercevant brusquement la scène, son conducteur se mit debout sur les freins tout en braquant le volant. Le véhicule partit dans un brutal dérapage et s'immobilisa en travers de la chaussée, bloquant la seule sortie possible.

Quatre tueurs s'extirpèrent aussitôt de la voiture, s'abritant derrière la carrosserie et faisant pivoter leurs armes vers la cible en approche rapide.

Bolan ne leur laissa pas le temps d'utiliser leur artillerie. Calculant l'impact et freinant juste ce qu'il fallait, il lança la Ford contre la voiture à l'arrêt. La collision produisit un abominable bruit de tôles déchirées et de verre éclaté, et la DeSoto fut violemment repoussée dans un lourd balancement de ses amortisseurs malmenés.

Les flingueurs planqués derrière la caisse encaissèrent le choc comme un énorme coup de boutoir, l'un d'eux disparaissant sous la carrosserie tandis que les autres étaient projetés à plusieurs mètres.

Un mafieux qui s'était extirpé de la Camaro courait vers la Ford tout en lâchant des coups de feu inefficaces. Le Guerrier se retourna et l'arrosa avec le mini-Uzi, le cisillant de la hanche à l'épaule. Un autre s'était jeté à terre au milieu de la chaussée, tiraillant lui aussi à tout-va. Il connut le même sort que son copain, la poitrine déchirée par plusieurs impacts de 9 mm Parabellum.

Dosant l'accélération, l'Exécuteur força le passage, le flanc de la Ford raclant atrocement celui de la DeSoto puis, lorsqu'il eut parcouru une trentaine de mètres, il stoppa et s'éjecta du véhicule, roulant sur lui-même et s'immobilisant à plat ventre, le P.M. déjà en batterie et crachant un chapelet d'ogives blindées sur la DeSoto.

Une fraction de seconde plus tard, le réservoir d'essence explosa dans un éclaboussement de liquide en feu qui engloba les rescapés de la mafia. Une silhouette entourée de flammes se mit à courir en gesticulant et en hurlant. Bolan l'abattit d'une courte rafale, fit ensuite dévier son tir vers la Camaro qu'il arrosa jusqu'à ce que la culasse du P.M. claque à vide. En moins de trois secondes, il éjecta le chargeur vide et le remplaça par un nouveau, tournant sur lui-même en percevant un crissement de pneus sur l'asphalte. Dans l'instant qui suivit, une grêle de plomb martela la chaussée tout près de lui.

Il y avait une arrière-garde. Deux costauds avaient jailli d'une Cadillac avant même qu'elle se soit complètement arrêtée et déversaient leur hargne comme des damnés. Ils comptaient sans la rapidité et la férocité de l'Exécuteur qui, déjà, caressait la détente du mini-Uzi, cassant net l'élan des deux tueurs. Le plus proche tressauta frénétiquement sous de multiples impacts et son pote virevolta en émettant un grand cri, lâchant son arme et s'effondrant dans un flot de sang.

Le moteur de la Cadillac ronfla, poussé en surrégime, tandis que le véhicule entamait une marche arrière précipitée vers l'extrémité de la rue. Bolan lâcha sur les fuyards les quelques balles qui restaient dans son chargeur, réduisant le pare-brise en miettes, mais la Caddie continua sa course folle jusqu'à la rue perpendiculaire où elle s'éloigna

dans un gros rugissement.

Bolan se releva, promena rapidement un regard circulaire autour de lui, mais ne vit rien d'autre que la DeSoto en flammes, la Camaro à moitié écrasée contre le mur du hangar, et des cadavres tout autour.

Réintégrant la Ford trouée de toutes parts mais dont le moteur tournait toujours, il s'éloigna lui aussi tandis que, déjà, retentissait une sirène de voiture de police. Probablement une patrouille locale alertée par le vacarme de la fusillade. D'autres flics n'allaient pas tarder à accourir sur les lieux, alertés par radio.

Par chance, la Ford tournait normalement, à part un petit bruit de ferraille provenant de l'avant abîmé. Il vérifia que le téléphone portable qu'on lui avait remis n'avait pas été endommagé pendant l'affrontement. Non, la petite diode verte palpitait toujours sur l'appareil.

Il grimaça. Il s'en était sorti de justesse. Il ne se posait pas de questions sur les responsables de l'attaque, ce n'était pas le moment et cela ne servait à rien. Le délai pour recevoir un appel était presque écoulé et il ignorait si on n'avait pas cherché à le contacter durant la bruyante escarmouche.

Il chassa ces pensées et se prépara à son prochain rendez-vous.

CHAPITRE VIII

L'endroit était froid et humide, éclairé seulement par une ampoule électrique pendue à son fil et qui répandait une faible lueur jaunâtre. Jany Moore bougea avec précaution, essayant de trouver une position moins inconfortable sur le sol de béton. Ses jambes et son dos étaient raides, ses épaules endolories à force de rester immobile contre la cloison de bois derrière elle.

Elle était la secrétaire particulière d'un des représentants officiels pris en otages et avait été embarquée en même temps qu'eux. Une grande blonde aux traits fins et au courbes sensuelles malgré le tailleur strict qu'elle portait.

On l'avait obligée à entrer dans cet infect baraquement avec les onze autres otages constamment sous la garde de cinq hommes armés, chacun portant un pistolet-mitrailleur ou un fusil à pompe. Tout mouvement soudain de la part des prisonniers, toute conversation plus forte qu'un chuchotement motivait un avertissement hargneux vomi par l'un ou l'autre de ces porte-flingues.

Le baraquement, environ dix mètres sur quatre, avait dû servir d'abri de chantier des années auparavant. Planté au milieu d'un terrain vague, voisinant avec des carcasses de véhicules couvertes de rouille, il donnait l'impression qu'il pouvait s'effondrer à tout moment. Une centaine de mètres plus loin, des fondations et des dalles de béton étaient à moitié recouvertes par les mauvaises herbes et les ronces, vestiges d'un projet immobilier abandonné depuis longtemps.

L'intérieur de la geôle était jonché de détritrus et de bouts de ferraille, mais ne comportait pas le moindre mobilier, même le plus sommaire. On avait obligé les otages à s'asseoir à même le sol.

Le long de la façade à la peinture écaillée, deux véhicules 4x4 étaient en attente, l'un d'eux équipé d'une grosse antenne HF. Le minibus qui avait servi à acheminer les prisonniers était reparti pour une destination inconnue.

Un grand type blond aux yeux aussi inexpressifs que ceux d'un méroü avait fait plusieurs brèves apparitions depuis leur arrivée dans les lieux, vérifiant la situation et parlant aux autres d'un ton sec. Celui-là était manifestement le chef. Visage en lame de couteau, lèvres minces, il claudiquait légèrement et affichait souvent un hideux rictus. Jany avait entendu l'un de ses hommes l'appeler Carlo. Elle avait compris qu'il n'y avait rien de bon à attendre du sinistre personnage.

A présent, il n'y avait plus qu'un garde dans le bâtiment délabré; un homme maigre, très brun de peau, qui pouvait être un Italien du Sud, Calabrais ou Sicilien, et qui s'était assis par terre, adossé à une

cloison, un P.M. posé en travers de ses cuisses. Il lançait de plus en plus fréquemment des regards concupiscents vers la jeune femme et sa respiration se faisait courte. Depuis plus d'une heure Jany Moore éprouvait de sérieuses craintes, ressentant l'agitation intérieure du type.

Soudain, celui-ci se leva et alla jeter un coup d'œil à travers une fenêtre aux vitres brisées. Paraissant satisfait de son examen, il marcha ensuite jusqu'à la fille, lui adressant la parole dans un mauvais anglais :

— Lève-toi, sale pute. Tu viens avec moi.

Assis à côté de Jany Moore, son patron protesta :

— Laissez-la tranquille...

— Toi, ta gueule ! cracha hargneusement le mafieux. Ou tu vas crever tout de suite.

La jeune femme sentit son estomac se nouer. L'intention du porc qui la fixait intensément était sans équivoque.

— Tu viens, ou je tue le connard. Maintenant !

Frémissante mais les dents serrées et le regard ferme, elle se leva tandis que l'autre l'examinait des pieds à la tête, comme un animal dont on évalue le prix. Apparemment satisfait, il poussa un grognement et fit un signe de la tête vers une porte au fond du baraquement.

— Avance !

Sous les regards inquiets des autres otages, elle marcha résolument dans cette direction, sentant pourtant ses jambes faiblir à mesure qu'elle avançait. Le type la suivait à moins d'un mètre, la dépassant brusquement pour pousser la porte d'un coup de pied.

C'était une pièce qui avait autrefois servi de toilettes aux ouvriers et dont les cloisons intérieures avaient été démontées, laissant voir deux cuvettes de W.C., un lavabo et un urinoir. L'odeur était infecte.

— Déshabille-toi ! lui dit le pourri en la plaquant contre un mur.

Une bouffée de colère envahit soudain la jeune femme qui se raidit et le toisa.

— Il faudra me tuer d'abord ! lui renvoya-t-elle d'un ton méprisant.

L'instant d'après, elle crut bien que sa dernière heure était arrivée. Les yeux du type parurent jaillir de leurs orbites et, lâchant le P.M. qui rebondit sur le sol de ciment, il l'attrapa par un bras et le lui tordit en grognant des paroles indistinctes, puis la frappa violemment au visage à plusieurs reprises.

La tête de Jany ballotta en tous sens et elle eut bientôt un goût de sang dans la bouche tandis que les coups pleuvaient. Le truand lui lâcha soudain le bras pour l'attraper à bras-le-corps et la plaquer contre lui. Instinctivement, elle lança ses mains vers le visage du porc et y enfonça ses ongles avec l'énergie du désespoir, vit le sang couler

des joues lacérées tandis qu'un hurlement de douleur et de rage retentissait. Se sentant libérée de l'étreinte bestiale, elle le frappa à coups de poing avec toute la force dont elle était capable. Mais elle n'était pas de taille. Barbouillé de son propre sang, les yeux fous, la brute la frappa à l'estomac, la projeta au sol et se laissa tomber sur elle.

Jany Moore, alors, sentit son univers basculer tandis que le dément lui arrachait hystériquement la veste de son tailleur et déchirait son chemisier. La douleur qui lui tenaillait la tête et l'estomac n'était rien, sans aucun doute, par rapport à ce qui allait suivre.

CHAPITRE IX

Carlo Piranesi rangea dans une poche de son blouson de cuir le téléphone portable par lequel il venait d'apprendre une nouvelle très contrariante. Ce flic qu'il engraisait régulièrement avait été formel : la fusillade qui s'était produite vingt minutes plus tôt, dans une zone industrielle de South Houston, impliquait directement le grand fumier tant haï. Le gardien d'un entrepôt avait assisté à une partie de l'affrontement, regardant craintivement à travers une ouverture vitrée. Il avait donné une description confuse mais suffisante de la combinaison noire qui avait répondu au feu d'une dizaine d'adversaires avant de prendre le large. Il avait pu observer la scène dans la lueur répandue par une voiture en feu. Il n'y avait pas de doute.

Carlo avait prêté une oreille attentive au rapport du flic et, à présent, la colère grondait en lui. Quelqu'un essayait de le doubler. Quelqu'un essayait de lui voler l'argent de la rançon réclamée et de le priver de sa vengeance.

Quittant le Bronco tout-terrain dans lequel il venait d'effectuer une ronde de surveillance, il marcha d'un pas saccadé et claudicant vers le bâtiment délabré autour duquel quatre de ses hommes avaient pris position.

La douleur à la hanche qui le tenaillait constamment dans ses moindres déplacements lui faisait encore plus mal que d'habitude. Il la devait à cette ordure de Mack Bolan. Ses dents grincèrent à cette pensée. Carlo éprouvait un ressentiment morbide pour le fumier, non seulement à cause de la blessure qu'il lui avait infligée au Colorado, mais aussi parce qu'il l'avait humilié. Pour la première fois, il avait connu la peur sur un champ de bataille, une trouille immonde, tétanisante, et Carlo s'était pissé dessus.

Longtemps, il avait fait des cauchemars dans lesquels le grand salaud vêtu de noir sortait d'un nuage de fumée, harnaché pour la guerre, le visage recouvert de poussière et les yeux brûlants d'un feu intérieur. Carlo, lui, était désarmé, seul et abandonné de ses hommes. Il reculait devant l'apparition sinistre qui le braquait avec un flingue au canon énorme, à quelques centimètres de son front. Invariablement, il se réveillait à ce stade du rêve obsessionnel, agité de tremblements et le front moite. Et souvent il s'apercevait qu'il avait souillé ses draps et son matelas. L'odeur de sa propre urine lui montait à la tête et il revivait alors par la pensée les affres du premier affrontement avec l'Ordure.

Depuis le Colorado, Carlo vivait avec ses angoisses, ses délires

nocturnes et sa soif de vengeance.

A Santa Clara, il avait préféré s'enfuir plutôt que d'affronter Bolan, surtout après avoir vu le carnage que celui-ci avait provoqué, les dizaines de cadavres qui s'amoncelaient sur la petite plage mexicaine et les dégâts occasionnés aux bâtiments. Il s'était enfui et en avait éprouvé une nouvelle honte qui, ensuite, s'était transformée en une haine inextinguible.

Carlo Piranesi n'était pourtant pas un dégonflé. En tant que mercenaire, il avait travaillé pour la C.I.A. dans des missions à haut risque, au Nicaragua et au Pérou. Il avait été bien des fois confronté à la mort, ne devant sa survie qu'à la férocité qu'il avait en lui et aux techniques de combat qu'il avait apprises. Par la suite, il avait participé à de nombreux coups de main pour le compte de l'Organisation, n'hésitant pas à manier le couteau ou la mitraillette, tuant sans la moindre hésitation ou torturant avec application.

Son ardeur avait été payante. Les *amici* avaient reconnu ses capacités. On lui avait confié des besognes à responsabilité et, peu à peu, il avait conquis une certaine indépendance. Il s'était entouré d'hommes choisis spécialement pour leurs capacités de destruction, d'anciens Marines ou des mercenaires qui avaient fait leurs preuves au combat. Il était devenu une sorte de super hit-man du Crime Organisé.

Depuis sa première rencontre avec celui que les *amici* appelaient aussi la Grande Pute, sa vie n'était plus qu'un tourment dans lequel il se débattait maladroitement. Il savait que seule la mort de Bolan pourrait mettre un terme au cauchemar qui le poursuivait.

Il connaissait aussi la façon d'appâter Bolan pour le faire venir jusqu'à lui, savait que ce dernier ne resterait pas insensible au sort de ses prisonniers. De plus, grâce à sa connaissance de l'Exécuteur, Piranesi ne pouvait pas croire qu'il laisserait passer le défi.

Ce type était devenu une légende vivante, une sorte de fantôme effrayant qui, dans l'esprit de la mafia, survenait pour décimer les pourris et expédier leurs âmes en enfer. Certains *capi* l'appelaient la Mort noire, un terme qui faisait frémir les petits truands de la rue. Mais tout ça n'était que des foutaises, des histoires à la con, sans aucun fondement réel. Bolan était comme tout le monde. Si on lui plantait un surin dans la viande, il saignait, comme n'importe qui. Assurément.

Carlo avait autre chose qu'un poignard à lui enfoncer dans la gorge. Deux équipes constituées chacune de cinq gars bien entraînés se tenaient en renfort à peu de distance, prêtes à fondre sur leur proie au moindre signal. Bolan n'aurait aucune chance d'en réchapper. Le terrain choisi par Carlo était suffisamment dégagé pour que le fumier ne puisse pas s'éclipser en douce.

Les habitations les plus proches, quelques baraquements occupés

par un ramassis de Cubains, se trouvaient à plus d'un kilomètre au sud. Au nord, à peu près à la même distance, il y avait une cinquantaine de Mexicains entassés dans un mini-bidonville et, à l'est, une décharge publique géante trônait sur une surface de huit ou dix hectares. A l'ouest, des champs en friche s'étendaient à perte de vue jusqu'à Sandy Point, un petit village situé à plus de douze kilomètres.

Carlo eut un rictus de satisfaction et sonda la nuit noire où seule était visible une petite lueur en provenance du bâtiment où les prisonniers étaient retenus.

Puis il entendit soudain des cris perçants et hâta le pas, passant devant une sentinelle qui affichait un air perplexe, et pénétra dans le bâtiment en préfabriqué. Les cris s'étaient maintenant mués en sanglots assourdis, au-delà d'une porte donnant sur les latrines, puis une voix rauque s'éleva hystériquement, proférant des imprécations et des menaces.

Les otages étaient sans aucune surveillance mais demeuraient prostrés, leurs visages crispés par la peur. La fille blonde n'était plus avec eux. Carlo comprit immédiatement.

— Saul ! Roby ! hurla-t-il en marchant vers la porte. Amenez-vous !

Deux costauds en armes firent irruption dans le baraquement alors qu'il repoussait le battant branlant et découvrait le spectacle auquel il s'attendait.

La blonde était allongée sur le sol, ses vêtements déchirés, les seins à l'air, et tentait de se protéger des coups que lui balançait le dingue assis à califourchon sur son corps.

— Marco ! feula le hit-man.

Cet abruti, engagé à la hâte pour compléter une équipe, était devenu complètement dingue. Il n'avait même pas entendu Carlo et continuait de frapper la fille, les yeux exorbités et débitant des paroles ordurières.

Son chef l'attrapa par les cheveux et le tira violemment en arrière, l'arrachant à son hystérie. Le type poussa un cri aigu puis se mit à balbutier :

— C'te salope a essayé de mettre les bouts, Carlo. Elle voulait me piquer mon flingue...

— C'est ça ! Et tu la corrigeais pour qu'elle ne recommence pas, hein ?

— Ouais, ouais... C'est ça !

— Enfoiré !

Le poing de Carlo partit avec une vitesse fulgurante, atteignant le type en pleine face et le faisant valdinguer.

Les deux autres mercenaires l'avaient rejoint et observaient la scène sans intervenir.

— Tu sais ce que ça va te coûter, connard ?

— Mais... J'veus jure qu'elle..., s'écria Marco.

Il ne put finir sa phrase malhabile. Un nouveau coup l'atteignit à l'estomac, puis un autre et encore un autre, envoyés avec une vitesse et une force imparables.

Carlo releva le truand en le tenant par le col de son blouson.

— Regardez-le, ce con, rugit-il, s'adressant aux deux autres. Regardez-le bien.

Le pantalon du type était déboutonné et laissait voir son sexe.

— Tu connais la règle, Marco !

Dans un geste coulé, la main libre du hit-man s'était affermie sur le manche d'un poignard qu'il portait à sa ceinture. Une seconde plus tard, la gorge de Marco s'ouvrait d'une oreille à l'autre dans un jaillissement de sang.

Carlo Piranesi repoussa le corps, eut un rictus en se tournant vers les deux gardes qui demeuraient immobiles près de la porte.

— C'est valable pour tout le monde, leur dit-il.

Il respira par petites saccades, ajouta :

— Sortez-moi cette merde et foutez-la dans un trou.

Puis, jetant à peine un regard à la jeune femme :

— Comment tu t'appelles ?

— Jany Moore, répliqua-t-elle sur un ton de défi.

Carlo, cette fois, la regarda droit dans les yeux.

— T'as intérêt à pas jouer avec mes gars, Jany Machin.

— Je n'ai rien fait pour exciter ce cinglé, protesta-t-elle.

Il ricana.

— Planque tes fesses. C'est dans ton intérêt que tout se passe bien, ou tu seras la prochaine à y passer.

Il pivota sans ajouter un mot, sortit, traversa la salle où quelques prisonniers s'étaient redressés craintivement, et claqua la porte ouvrant sur l'esplanade dans son dos.

Il respira l'humidité de la nuit, grogna, puis partit d'un petit rire saccadé. Il se sentait mieux tout d'un coup. Sa colère était tombée et un fourmillement d'aise lui montait des pieds à la tête. C'était toujours la réaction qu'il éprouvait après une mise à mort. Une sorte de jouissance muette.

— Amène ton cul, Bolan, grogna-t-il. Amène-toi, putain de fumier ! Cette fois, je suis prêt !

CHAPITRE X

L'Exécuteur venait de dépasser Clear Creek et se dirigeait vers la baie de Galveston. Il repensait à la chausse-trape à laquelle il venait d'échapper. D'après la méthode employée, il était quasiment certain qu'il avait eu affaire à des mafieux. Mais Piranesi bossait lui aussi pour la mafia. Tout ça était parfaitement incohérent.

Deux possibilités se dégageaient : ou l'attaque dans la zone industrielle était l'œuvre d'un clan dissident poussé par l'appât du gros fric et la perspective de ramener la tête de Bolan, ou bien Piranesi travaillait pour son propre compte.

La première hypothèse incluait le fait que les assaillants connaissaient le premier point de contact au Black Cat et la possibilité qu'ils en sachent plus.

Dans les deux cas, la perspective n'était pas réjouissante quant au sort des otages. Si, sur cette affaire, se greffait une guerre des gangs, il y avait tout à craindre pour leur vie...

Bolan soupira. L'opération lui paraissait complètement foireuse, agencée par un dément sans logique véritable. Il y avait trop d'éléments disparates dans cette histoire, trop de fuites d'informations et de recoupements inexplicables. Mais il fallait aller jusqu'au bout de la mission, jusqu'à ce que ce givré de Carlo soit retiré du circuit d'une manière ou d'une autre, et, de préférence, définitivement !

Il fallait donc découvrir la tanière du dragon fou et l'éliminer, même si pour cela l'Exécuteur devait finalement laisser sa peau dans l'aventure. Après tout, la mort était à son programme depuis déjà très longtemps, même s'il ne perdait jamais son temps à y penser et encore moins à penser à ce qu'il pouvait y avoir après. Il ne s'occupait que de la manière de jouer sa vie contre celles des sauvages qui rongeaient la société et, dans ce jeu pourri, il avait jusqu'ici toujours eu quelques longueurs d'avance.

Il venait de franchir un pont au-dessus d'une petite rivière quand le téléphone portable diffusa quelques notes musicales.

— Oui, dit-il, laconique.

— Bolan ?

— Ouais.

— C'est Carlo.

— Ravi de t'entendre. Ça marche pour toi, on dirait.

— Sûr... Ça me fait plaisir que tu roules pour moi.

— J'adore ce petit jeu de piste.

Un rire cassant passa dans l'appareil.

— Où es-tu ? demanda Piranesi.

— Je croyais que tu le savais.
— Qu'est-ce que tu veux dire ?
— Il y a au moins un rescapé parmi les boy-scouts que tu m'as envoyés.

— Quoi ?
— Ne me fais pas répéter, ricana Bolan.
— Attends, attends... Je t'ai envoyé personne. Tu peux me croire, c'est pas dans mon intérêt.

— Alors tu contrôles mal la situation, Carlo. Tu n'as pas que des potes au Syndicat.

Il y eut un bref silence que l'Exécuteur se garda de rompre, puis :

— Bon, je t'ai demandé où tu es.

— Pas loin de Galveston Bay.

— O.K., O.K., claironna Piranesi. Ecoute bien maintenant... Tu vas te magner le train jusqu'à Alvin et tu stopperas juste après. Là, tu recevras d'autres instructions.

— C'est un jeu débile.

— C'est ce que tu crois. Penses aux connards que j'ai attrapés à l'aéroport, ils sont tous morts de trouille.

— C'est tout ?

— Perds pas de temps, Bolan.

Le contact fut coupé. L'Exécuteur grogna sourdement et ralentit pour prendre une bretelle de sortie. Piranesi l'envoyait pratiquement à l'opposé de la route qu'il avait suivie jusque-là. C'était le jeu de piste le plus con et le plus infantile depuis que Baden Powell avait inventé le scoutisme !

Au volant du TACOM, Eva Swanson roulait rapidement sur Galveston Avenue. Elle avait fait démarrer le gros véhicule juste après que Brognola eut appelé un taxi pour rejoindre le P.C. fédéral de Houston, avec l'intention d'immobiliser ses troupes.

Un écran vidéo intégré au tableau de bord faisait apparaître la carte routière du quartier qu'elle traversait. Jusqu'à Charlton Park, un petit spot lumineux avait été visible sur l'écran, se déplaçant rapidement et fournissant à la jeune femme la position de l'Exécuteur. Lorsque le spot s'était immobilisé, elle avait compris qu'il était parvenu à son premier contact et s'était arrêtée à bonne distance, relançant ensuite le TACOM sur sa trace.

Elle était certaine que Bolan en aurait besoin à un moment ou à un autre et tenait à ce qu'il puisse en disposer.

« Est-ce la tête ou le cœur qui parle ? » lui avait demandé Harold Brognola avant qu'elle se lance dans la filature. En l'occurrence, c'étaient les deux. Depuis qu'elle avait fait la connaissance du guerrier solitaire, Eva lui vouait une admiration sans borne et ses sentiments

pour lui étaient sans équivoque. Bien plus, c'était grâce à Mack Bolan qu'elle devait d'être encore en vie. Combien de fois ne l'avait-il pas sortie in extremis de situations où elle s'était sentie au bord du gouffre ?

Il était donc hors de question qu'elle le laisse affronter un ennemi aussi vicieux que Piranesi sans l'appui tactique de sa base mobile.

Subitement, elle s'aperçut que le petit point lumineux avait disparu de son écran. Elle devait s'être fait distancer. Accélérant, elle tenta de récupérer le spot, mais sans aucun succès, et la tension commença à sourdre en elle. Bolan était sorti de la zone de réception.

Puis elle entendit des sirènes de police, aperçut bientôt des gyrophares qui répandaient par à-coups leurs lueurs bleutées sur les façades. D'instinct, elle se mit à suivre les voitures de police. A distance respectueuse, tout de même, pour éviter de donner l'éveil.

Bientôt, les véhicules stoppèrent dans des crissemments de pneus au bord d'une zone industrielle, les gyrophares continuant de flasher à tout-va à l'amorce d'une rue transversale. Eva les dépassa tranquillement, jeta un coup d'œil attentif sur la chaussée, puis poursuivit sa route. Ce qu'elle avait aperçu était édifiant.

Un véhicule achevait de se consumer, un autre était à moitié écrasé contre un mur et il y avait des cadavres étendus un peu partout.

— Beau travail, apprécia-t-elle.

Pourtant, elle éprouvait un petit pincement au cœur en songeant que Bolan pouvait figurer parmi ces corps inertes. Mais non, la Ford ne faisait pas partie du tableau de chasse. Elle respira mieux, surtout lorsque, quelques instants plus tard, elle put de nouveau observer sur l'écran vidéo le petit point rouge qui se déplaçait vers l'est.

L'Exécuteur s'en était tiré et poursuivait sa route, laissant derrière lui un sacré carnage.

Elle faillit appeler Brognola par radio mais ce n'était guère prudent. Alors, elle appuya sur l'accélérateur pour lancer le mastodonte de métal sur la piste retrouvée de l'Exécuteur.

CHAPITRE XI

A une dizaine de kilomètres d'Alvin, Bolan eut la certitude d'être suivi. Une voiture le pistait en conservant une distance de deux à trois cents mètres, les phares en code. Puis il en vit une seconde qui se rapprochait à vive allure de la première, sur la ligne droite déserte.

« Les *amici* n'ont vraiment aucune imagination », songea-t-il. Le même cirque recommençait. S'agissait-il, cette fois, d'équipes envoyées par Piranesi pour vérifier le trajet de l'Exécuteur, ou bien d'éléments d'un autre clan ? Peu importait. Bolan n'était plus d'accord pour accepter ce jeu débile de « cours après moi que je t'attrape ». Si les suiveurs étaient des hommes de Piranesi, ceux-ci allaient devoir lui rendre des comptes. Et si ce n'était pas le cas, alors l'affrontement était inévitable. Il ne restait plus qu'à attendre le moment propice et, si possible, à choisir le bon endroit.

Maintenant à une vitesse de cent dix kilomètres heure, il se débarrassa de l'imperméable qui gênait ses mouvements, puis étendit la main pour saisir le mini-Uzi qu'il posa en travers de ses jambes. Il vérifia aussi l'AutoMag dans sa gaine. Un instant plus tard, il s'aperçut qu'un troisième faisceau de phares venait de faire irruption à quelques centaines de mètres derrière les deux premiers véhicules. Bon, la mafia mettait le paquet. Le Guerrier n'en était pas mécontent, il allait enfin avoir la possibilité de comprendre plus clairement l'embrouille à laquelle on l'avait mêlé.

Une courbe serrée se présentait devant lui, à environ cent mètres. Il la négocia sans presque ralentir dans un petit dérapage qu'il rattrapa facilement, parcourut encore quelques dizaines de mètres et freina en continu jusqu'à arrêter la Ford en travers d'un accotement. Moins de deux secondes plus tard, il sautait au sol, traversait la chaussée en courant et s'accroupissait, se tenant en attente.

Il vit arriver la première caisse qui chassa violemment dans la courbe, une limousine noire dans laquelle il devina des silhouettes entassées, des armes prêtes à cracher leur venin. Un temps plus tard, le chauffeur aperçut la Ford sur l'accotement et freina brusquement tandis que le véhicule continuait sur sa lancée, roues bloquées dans une atroce stridulation.

Bolan ouvrit le feu avec le mini-Uzi à l'instant où le véhicule – une grosse Lincoln – commençait à escalader un talus de plus d'un mètre de haut, visualisant les impacts crépitant contre la carrosserie et martelant les vitres. Il eut immédiatement conscience que rien n'allait se dérouler comme il l'avait prévu. La carrosserie était blindée et les vitres à l'épreuve des balles. C'était un tank, une unité d'attaque

contre laquelle l'Uzi était inefficace.

En quelques secondes, le second véhicule avait fait son apparition à la sortie du virage, et son conducteur freinait lui aussi en apercevant la scène, réussissant à stopper la voiture – une Buick gris métallisé – à une trentaine de mètres de la limousine. Quatre buteurs équipés d'armes automatiques en jaillirent aussitôt, courant pour prendre des positions stratégiques. Ils n'avaient pas encore repéré Bolan et cherchaient une cible, tandis qu'une vitre de la limousine s'abaissait de quelques centimètres pour laisser passer une arme qui se mit aussitôt à crachoter.

Une courte rafale de la mini-Uzi dirigée avec précision crépita contre la vitre qui se releva précipitamment. Mais les flingueurs de la Buick se mirent immédiatement à expédier un déluge de plomb en direction de l'Exécuteur qui dut s'aplatir au sol. De nombreux impacts arrachaient des mottes de terre autour de lui, mais le tir était trop précipité, manquait de précision. Le problème, c'était que les occupants de la Lincoln, protégés par le tir de barrage de leurs copains, allaient maintenant pouvoir se répandre sur la chaussée, et Bolan serait coincé entre deux feux.

Il regrettait amèrement de ne s'être armé que du mini-Uzi et de l'AutoMag, deux armes extrêmement efficaces mais insuffisantes pour venir à bout de la carrosserie blindée. Il y avait une grosse pièce beaucoup plus adaptée dans la Ford, mais la rejoindre maintenant serait du suicide.

Un tireur venait de se démasquer à une vingtaine de mètres, se déplaçant rapidement pour essayer de contourner l'adversaire. Le petit P.M. de Bolan trépida entre ses mains dans un chapelet d'aboiements rageurs et le mafioso trébucha, boula ensuite comme un lapin, mort avant d'avoir touché le sol.

Là-bas, le chauffeur de la Buick se lançait dans une manœuvre rapide pour éclairer la route dans l'axe où se tenait le Guerrier. Mais, déjà, celui-ci s'était replié dans le sous-bois en bordure de la route et se déplaçait rapidement pour venir occuper une nouvelle position. Il se laissa tomber dans un petit fossé, éjecta le chargeur vide de la mini-Uzi et en encliqueta un neuf dans la culasse.

Dans sa vision latérale, il aperçut trois malfrats qui avaient profité de l'occasion pour sauter de la limousine et se mettaient à tirer dans sa direction. L'initiative du chauffeur de la Buick coûta immédiatement la vie à l'un d'eux qui se trouva subitement éclairé par le faisceau des phares et qui prit une rafale de trois 9mm Parabellum en pleine poitrine. Son compagnon échappa de justesse au même sort en se repliant précipitamment vers la Lincoln derrière laquelle il plongeait.

Cela faisait deux tireurs en moins. Mais la situation de Bolan

restait critique. La Lincoln pouvait contenir encore quatre ou cinq buteurs. Des coups de feu pétaradaient de partout, des balles s'enfonçaient dans le bosquet sombre, certaines passant beaucoup trop près de lui. Il lui fallait une nouvelle fois changer de position.

Il s'apprêtait à bondir du fossé en couvrant sa progression à coups de P.M. quand le staccato d'une arme automatique se fit entendre en amont du champ de bataille. Une longue rafale tirée par une arme que l'Exécuteur identifia à l'oreille. Un Heckler & Koch 9mm d'assaut. Moins de deux secondes plus tard, il aperçut un mafieux qui se redressait en hurlant de derrière la Buick, la tête dans les mains, le vit ensuite s'agiter frénétiquement lorsqu'une autre rafale lui laboura le torse avant de commencer à déchiquer la tôle de la Buick. Un buteur qui s'y tenait encore en sortit comme un diable d'une boîte et se mit à cavalier à la recherche d'un abri, rattrapé par la rafale qui le coucha au sol dans une pirouette grotesque.

Une aide soudaine et imprévue surgissait de la nuit, faisant d'entrée de jeu une coupe sombre dans les rangs adverses. Bolan ne chercha pas à comprendre qui était ce renfort providentiel; il bondit sur le bas-côté de la route tout en aspergeant le tank de la mafia d'une giclée de Parabellum afin de se ménager quelques secondes de répit. Puis il s'élança vers la Ford, l'atteignit alors que les coups de feu reprenaient de plus belle, et s'empara du gros combiné de combat M-16/M-79 qu'il mit tout de suite en batterie.

C'était une arme effrayante, capable de tirer en trois secondes et demie trente-deux cartouches de .223, blindées ou expansives, ainsi que d'expédier jusqu'à quatre cents mètres des grenades de 40mm explosives, incendiaires ou fumigènes.

La première grenade partit dans un bruit sourd, atteignit l'arrière de la limousine et explosa dans une détonation fracassante, soulevant le mastodonte de plus d'un mètre. Le mafioso qui avait cru bon de s'en servir comme abri fut projeté en l'air tel un fétu de paille, retomba inerte et désarticulé sur le bord de la route.

Un second projectile percuta le flanc du véhicule, le fit osciller latéralement dans une brutale poussée, mais le mastodonte d'acier tenait toujours bon, encaissait les coups sans craquer.

Le Guerrier largua encore dans la caisse noire trois grenades qui explosèrent dans un vacarme d'enfer. Même s'il ne parvenait pas à faire péter le blindage, les occupants seraient suffisamment secoués et traumatisés pour se tenir tranquilles pendant un moment.

Un coup d'œil vers la Buick fit découvrir à Bolan qu'il ne restait plus là-bas que deux tireurs accroupis à plusieurs mètres l'un de l'autre. Fugitivement, il vit aussi à contre-jour une mince silhouette en mouvement ainsi que les lueurs saccadées sortant du canon de l'arme qu'elle tenait. Il poussa un juron en comprenant ce qui allait se passer.

L'un des deux tueurs avait vu lui aussi la silhouette et braquait un fusil à pompe dans sa direction. L'Exécuteur ne lui laissa pas le temps de presser la détente. Lâchant le combiné de combat dans l'herbe, il lui envoya une giclée de 9mm qui le déchiqueta de la hanche jusqu'au cou. Deux secondes plus tard, un staccato rageur retentit depuis la sortie du virage et le dernier passager de la Buick se redressa dans un élan involontaire avant de retomber lourdement, criblé d'impacts.

En amont, trois pourris étaient en train de s'extraire tant bien que mal de la Lincoln. L'un d'eux marchait à quatre pattes sur la pente du talus pendant que les autres tentaient de rejoindre le couvert du bosquet. Aucun d'eux n'eut la chance d'atteindre un abri. Une grenade fondit sur eux en un dixième de seconde et les catapulta dans l'atmosphère en un lumineux tourbillonnement de chairs déchiquetées.

Bolan s'élança vers la Lincoln dont une portière arrière était arrachée. Il ne restait plus à l'intérieur que le chauffeur et un passager sur la banquette arrière. Ils avaient pris une partie de l'onde de choc mais étaient encore en vie. L'Exécuteur ralentit sa course en arrivant près du tank à présent délabré.

L'homme au visage taurin assis à l'arrière avait les yeux exorbités et hurlait à l'adresse du chauffeur :

— Sors-nous de là, Ned ! Qu'est-ce que tu branles, putain de merde ?

Ned faisait des efforts méritoires pour essayer de remettre les roues de la Lincoln sur la route.

S'escrimant comme un fou sur le volant et l'accélérateur, il ne parvenait cependant qu'à faire balancer d'avant en arrière le gros véhicule coincé sur le talus.

— Bordel ! C'est pas vrai !

Les oreilles endolories par le vacarme des explosions et la trouille au ventre, les deux types n'avaient plus qu'une vague conscience de ce qui se passait. D'ailleurs, les vitres et le pare-brise étaient recouverts d'une poussière soulevée par le souffle des déflagrations et la seule vue qui s'offrait sur l'extérieur était dans l'axe de la portière arrachée.

Le boss mafieux ne s'aperçut pas qu'une haute silhouette sombre s'approchait de l'ouverture, entendit à peine la voix qui s'adressait à lui tandis que son chauffeur, lui, tentait nerveusement de s'emparer de son pistolet. Il y eut comme un coup de tonnerre et son crâne éclata dans un éclaboussement pourpre.

Bolan attrapa le passager arrière par le col de sa veste, le sortit de l'habitacle et le plaqua sèchement contre la carrosserie.

— Tu es loin de chez toi, César, lui dit-il d'un ton glacial.

Il avait reconnu César Montesi, un tueur réputé dans le milieu de *Cosa Nostra*, dont la rumeur prétendait qu'il n'exerçait plus ses talents

funèbres depuis un certain temps. Des années auparavant, il avait travaillé pour le vieux Frank Marioni que Bolan avait éliminé en Côte d'Ivoire, avant de devenir le conseiller technique de David « Crazy » Buscetta, le dernier *capo* en titre de Dallas.

Le mafieux tenta de soutenir le regard de l'Exécuteur, mais ses yeux dévièrent et il se mit à crier à pleins poumons :

— Cari ! Steve !

Bolan le considéra tristement.

— Tu n'as plus d'hommes, César. Tu n'as plus rien. C'est foutu pour toi.

L'autre s'étrangla à moitié, toussa et s'efforça de faire bonne contenance :

— Tu te goures, enfoiré, cracha-t-il. C'est toi qu'es foutu !

— J'ai souvent entendu ça et je suis toujours là.

Le tueur loucha sur l'énorme AutoMag dont le canon vint s'appuyer sous son menton.

CHAPITRE XII

— Je te laisse dix secondes, murmura d'une voix sourde l'Exécuteur. Tu lâches le morceau ou tu crèves tout de suite. Pourquoi serais-je foutu ?

— Tu ne pourras pas tenir contre tous ces gars.

— Tu veux parler des hommes de Piranesi ?

Il y eut un silence de deux secondes puis Montesi grimaça.

— Je vois que t'as rien compris. Je te croyais plus malin, Bolan.

— Eclaire-moi.

— O.K. A une condition.

— Tu parles et je te laisse filer ?

— Ouais, c'est le marché.

Des phares apparurent subitement à la sortie du virage d'où un véhicule déboucha à vitesse moyenne. Son conducteur freina, dérapa un peu en apercevant la scène, puis fit une marche arrière précipitée. Un civil effrayé par ce qu'il venait de voir et qui battait nerveusement en retraite.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? fit Montesi.

— Tu marches avec qui ?

— Avec personne. Mais je suis au courant de la combine.

— C'est le pactole qui t'intéressait ?

— Cent briques, c'est un bon paquet quand on a fini sa carrière. J'ai toujours été sous-payé.

— Tu crois que j'ai cent briques avec moi ?

— C'est ce qu'on raconte.

— De source bien informée, hein ?

— Exact.

Bolan ricana.

— Tu t'es gouré. Je n'ai pas de fric à donner, seulement du plomb.

— J'te crois pas.

— Tu ne m'as toujours pas répondu. Quelle est la combine ?

— Ils veulent t'avoir. Je te l'ai dit, tu n'as aucune chance, à moins de tout laisser tomber et de tailler la route.

— Qui ça, ils ?

— Putain ! Tu comprends pas ? Carlo le dingue n'est qu'un appât. Et ils pensent que même si tu t'aperçois du bidouillage, tu iras là-bas pour sauver ces politicards de merde !

— Là-bas, où est-ce ?

— Du côté de Sandy Point, pas loin de la grande décharge.

— Tu ne portes pas Carlo dans ton cœur, n'est-ce pas, César ?

Selon une rumeur, Piranesi avait supplanté Montesi dans la course

à l'accession au pouvoir criminel. Cela remontait à deux ou trois ans.

Le tueur eut un rictus.

— Ce gus est un parano, une ordure sans honneur.

Bolan n'estima pas utile de poursuivre sur le chapitre de l'honneur. Il connaissait trop bien ce que les pourris considéraient comme l'honneur et la fraternité.

— Je t'ai dit ce que je sais, Bolan, tu me lâches les baskets maintenant ?

— Négatif. Donne-moi des précisions sur la combine. Combien sont-ils dans la course, où et comment ?

— Ça, j'en sais rien.

— C'est dommage pour toi.

— Ecoute... Bon Dieu, laisse-moi tranquille, j'te jure que je fermerai ma gueule.

L'Exécuteur ne pouvait courir ce risque. La vie de douze civils était en jeu. Un type comme Montesi était capable de retourner sa veste à n'importe quel moment pour un gros paquet de fric ou pour espérer se remettre bien dans les papiers des *capi*, même si ses chances étaient minces après le coup fourré qu'il venait de monter... et de foirer.

Sans qu'une seule parole supplémentaire soit prononcée, le tueur lut subitement la sentence dans les yeux de Bolan.

— Je t'en prie, me flingue pas. Merde ! J'ai jamais rien fait d'autre qu'obéir à des ordres. C'était rien qu'un boulot comme un autre. Tu dois comprendre ça, toi qui as du sang plein les mains... Mon Dieu, fais pas ça, j'ai jamais dessoudé un seul mec propre, je te jure, tu peux me croire...

Il devenait presque attendrissant – attendrissant à vomir ! – devant la mort inéluctable. Bolan interrompit le flot de paroles pitoyables :

— Essaie de partir proprement, César.

— Enculé ! éructa soudain Montesi dans un élan de rage incontrôlable. Pourriture d'enfant de pute ! Ils vont te crever, t'y couperas pas !

L'AutoMag tonna. La moitié du visage de Montesi se volatilisa subitement sous une poussée de plus de trois cents kilos. Son corps resta durant de longues secondes immobile, comme statufié, puis glissa lentement le long de la carrosserie sur laquelle il laissa une large traînée sanglante.

Bolan pivota doucement sur lui-même, se retourna et considéra la mince silhouette debout à quelques mètres devant lui. Eva Swanson ne portait plus son gros manteau de fourrure synthétique. Elle était en jean et en blouson de cuir. Elle avait noué ses longs cheveux roux en chignon sur la nuque et tenait à bout de bras un fusil d'assaut H & K dont le canon était encore fumant.

Il lui adressa un petit sourire grimaçant et elle s'inquiéta :

- Tu ne m'engueules pas ?
- Je devrais ? répliqua-t-il.
- Je ne t'ai pas tiré une épingle du pied ?
- Et même beaucoup plus. Tu es venue comment ?
- Avec le TACOM, il est de l'autre côté du virage.

Sans un mot, Bolan, ayant récupéré le téléphone dans la Ford, se mit en marche le long de la chaussée, la jeune femme allongeant le pas à côté de lui.

Le char de guerre était arrêté sur un accotement et empiétait largement sur la route. Eva, malgré la rapidité de son intervention, avait pensé à enclencher la sécurité des portières.

Sans attendre, l'Exécuteur s'installa derrière le volant et fit rouler l'engin, dépassant le champ de bataille et poursuivant vers Alvin qu'ils atteignirent en moins d'un quart d'heure. Trois kilomètres après la sortie de la petite ville, il vira dans un chemin de campagne et arrêta bientôt le TACOM contre une rangée de peupliers.

Eva était assise à sa droite.

- Comment m'as-tu trouvé ? questionna-t-il.
- Je te le dirai si tu acceptes de me garder avec toi.
- Du chantage ?
- Appelle ça comme tu veux. Alors ?
- O.K. A condition que tu t'occupes uniquement de la logistique et des moyens radio.

Elle poussa un petit soupir.

— D'accord comme ça. Bon, je t'ai collé un bug dans la poche de ta combinaison. La gauche, en bas de la poitrine.

Bolan avait compris avant qu'elle lui avoue le subterfuge. L'écran allumé sur le tableau de bord et le spot qui clignotait frénétiquement lui en disaient suffisamment. Il lui rendit le petit boîtier extra-plat et alluma une cigarette. Tout en réfléchissant, il lui tendit le paquet.

— Comment vois-tu la situation, maintenant ? lui demanda Eva au bout d'un moment.

— Comme l'aboutissement d'une chausse-trape montée à la hâte, répliqua l'Exécuteur. Mais ils doivent y avoir pensé depuis pas mal de temps, il ne leur fallait qu'un déclencheur pour actionner tout le système.

Elle avait partiellement assisté à l'interrogatoire de César Montesi et enchaîna :

- Un piège... C'est ce que j'ai tout de suite envisagé. C'est d'ailleurs pour ça que je t'ai suivi, je savais que tu aurais besoin de ton gros veau à roulettes.
- Je n'ai jamais cru qu'il en serait autrement.
- Quoi ? Que je rappliquerais ?
- Ça et surtout le reste.

— Qu'est-ce qui te donne cette conviction ?

— D'abord, la grossièreté du montage, une astuce pour donner le change. Tout est trop schématique, trop primaire. Piranesi est sans aucun doute un type très efficace et aussi un bon tacticien. C'est aussi une belle pourriture, mais il n'est pas très malin.

— Attends, je ne te suis pas. S'il n'est pas très malin, comme tu dis, ça explique vraisemblablement le manque de finesse de son plan...

— Je veux dire qu'il se fait manipuler depuis le début. C'est évident. Ce n'est pas lui le véritable maître d'œuvre.

— Tu penses au trajet qu'on a commencé à te faire suivre ?

— A ça et aux appels téléphoniques bidon. Rien ne leur prouvait que je ne donnais pas régulièrement ma position à travers un autre portable.

— A moins qu'ils utilisent un scanner pour t'espionner, objecta la jeune femme.

— Trop compliqué et trop aléatoire dans ce jeu de boy-scout.

— Et la fusillade dans cette zone industrielle ?

— Là aussi, c'était Montesi. Il n'a pas menti en affirmant qu'il fait cavalier seul. Ce genre d'attaque ne peut pas entrer dans la politique d'un gars comme Piranesi.

— Mais comment Montesi pouvait-il savoir qu'on avait accepté de payer la rançon ?

Bolan haussa doucement les épaules.

— Il a toujours des copains dans l'Organisation et aussi des contacts à Washington.

— Chez Hal ?

— Bien sûr. Hal n'est pas dupe. Ça fait des années que des informations foutent le camp de E Street. Les pourris ont des oreilles partout, même chez lui. Et lorsque l'on en découvre un, il leur en reste dix à réveiller...

— Donc, dès le départ c'était toi la cible ?

— Pas seulement moi. Hal aussi, et tout son staff. Par la même occasion, ils cherchent à compromettre le F.B.I. et le *Justice Department*. Imagine ce qui se passera si les médias diffusent l'information que le Bureau fédéral fait ami-ami avec le criminel le plus recherché dans tous les Etats US...

Elle eut un rire un peu contracté.

— Qui a pu savoir que vous avez des contacts tous les deux ? A part nous trois, il n'y a que mon frère qui soit au courant.

— Tu oublies Léo.

L'Exécuteur parlait de Léo Turrin, l'agent fédéral qu'il avait rencontré pour la première fois à Pittsfield, au tout début de sa sanglante croisade contre *l'Organized Crime*. Ayant infiltré la mafia, Léo était alors apparu à Bolan comme un chef du milieu local, et il

avait failli le descendre, il s'en était fallu de quelques secondes. Les deux hommes, par la suite, s'étaient voué une amitié et un respect réciproques.

— Mais on ne peut avoir aucun doute au sujet de Léo, enchaîna-t-il. Je pense plutôt à des pompages téléphoniques. Même les brouilleurs d'écoute ne sont plus réellement efficaces. Les pourris payent très cher d'excellents techniciens en électronique, il n'y a pas que les politiciens et les magistrats qui palpent des enveloppes. Personne n'y peut rien, c'est une escalade constante. Et puis, quoi ! Ça fait tellement longtemps que nous sommes sur les mêmes coups, Hal et moi ! La mafia n'est pas seulement constituée d'imbéciles. Lorsqu'ils ont voulu me piéger en m'envoyant à Santa Clara, il y a quelques semaines, c'était déjà grâce à un message envoyé par le canal de Hal, non ? Même l'agent Belasko, que mon vieux copain Brognola remet en selle trop souvent à mon goût, pour me mêler aux histoires du Black Warriors Group, doit être une couverture mitée par les temps qui courent !

Elle s'étira sur son siège.

— Bon. Que comptes-tu faire à présent ?

— Dérouler le fil jusqu'au bout, mais pas de la façon dont les gros cannibales l'envisagent.

Il ajouta, après avoir tiré une bouffée de sa cigarette :

— J'avais mis le radio scanner en marche avant de partir.

— Je n'y ai pas touché, répondit-elle. Tu veux que je fasse un relevé ?

Il hocha la tête. Eva quitta son siège pour se rendre dans le module opérationnel et Bolan paramétra l'ordinateur de navigation pour une recherche. Il était temps de découvrir l'ampleur du traquenard.

CHAPITRE XIII

Une zone de vingt kilomètres de diamètre se délimitait sur la carte informatique. Sandy Point n'était qu'une minuscule agglomération piquée sur la route départementale 521. Le plan mentionnait bien une décharge publique officielle, à une douzaine de kilomètres à l'est de Sandy Point. D'après les informations, une usine d'incinération y avait été installée quelques années auparavant, mais les subventions avaient été coupées par la ville de Houston et l'endroit était devenu une vaste décharge sauvage.

Bolan se brancha par radio sur le serveur central de Houston et consulta une carte cadastrale de la région comprise entre Long Point, Angleton et Alvin. D'évidence, le secteur ne regorgeait pas d'habitants. Mais il repéra une zone où était délimité un projet de construction sur cinq hectares. Un ensemble immobilier avait bien failli sortir de terre quatre ans plus tôt, s'appuyant sur le tracé d'une nouvelle route qui n'avait jamais été réalisée. C'était tout.

L'Exécuteur passa encore une dizaine de minutes à étudier la configuration du terrain, notant chaque détail significatif. Il éteignit l'appareil et passa dans le module opérationnel.

— J'allais t'appeler, lui dit Eva. J'ai trié quelques enregistrements que tu vas sûrement apprécier.

Appuyant sur une touche, elle commenta :

— Un premier appel radio-téléphonique en provenance de Dallas. J'ai fait une recherche, l'abonné est un certain Michael Smithson, résidant au numéro 134 de Highland Park.

Le Guerrier haussa les sourcils.

— Highland Park, c'est aussi le siège de la Baxter Import ?

Bolan était renseigné sur cette société dont le propriétaire en sous-main n'était autre que George Goldwell, alias Georgio Gambino, l'un des trois *capi* de l'Etat du Texas.

— Oui, au même numéro. Smithson n'est qu'un prête-nom. Le correspondant s'appelle David Caldarola, un chef de secteur de Houston. Ecoute.

Une tonalité musicale se fit entendre, puis une voix d'homme que l'Exécuteur reconnut immédiatement. C'était bien le gros Georgio Gambino :

— Dave ?

— Oui. C'est, heu... George ?

— Qui veux-tu que ce soit ! Tu n'as pas très bien joué en laissant filtrer l'information.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Joue pas au débile, tu sais bien de quoi je parle. César a été rayé. Tu comprends ?

— Eh bien... Tu dis, rayé ?

— Définitivement. Ne me dis pas que tu n'es pas au courant de ce qui se passe chez toi. Ce con a failli faire capoter toute l'opération.

— Merde ! Je suis désolé, George. Mais je suis pour rien dans cette histoire, je pensais que César était à Dallas.

— Tu penses mal, Dave.

— Bon Dieu ! J'ai rien laissé filtrer, je t'assure. C'était pas dans mon intérêt.

— On réglera ça plus tard ! fit sèchement la voix du *capo*, juste avant que la communication soit interrompue.

Eva arrêta le défilement de la bande.

— On dirait comme une confirmation, non ?

— Oui, répliqua Bolan. Donc, Georgio Gambino est dans le coup depuis Dallas. Mais je serais étonné qu'il soit personnellement le promoteur de l'affaire. Il manque d'envergure.

— Il ne constitue sans doute qu'un relais.

— C'est plus vraisemblable. Ça signifierait une opération nationale.

— Ça en a tout l'air. Le deuxième enregistrement te concerne directement.

De nouveau, elle appuya sur la touche électronique.

— Bolan ?

— Ouais.

— C'est Carlo.

— Ravi de t'entendre. Ça marche pour toi, on dirait.

— Sûr... Ça me fait plaisir que tu roules pour moi.

— J'adore ce petit jeu de piste.

— Où es-tu ?

L'Exécuteur étendit la main pour couper l'appareil. Il connaissait la suite.

La jeune femme sourit.

— Le scanner a aussi détecté l'onde porteuse et a localisé le départ de l'émission. Ça provenait d'un point situé entre Bonney et Sandy Point, sur la 521. On pourrait préciser avec l'ordinateur de navigation.

— Combien d'écoutes encore ?

— Un bon paquet, mais j'ai isolé les plus intéressantes. Un autre appel de Gambino à partir d'un portable, mais ça vient de Houston. Son correspondant est à Manhattan.

— Gambino est donc sur place pour surveiller l'opération, sourit Bolan.

— Ça ne fait aucun doute. Le point d'émission a été localisé à Ellington Airport. Il est prudent, il s'est fait faire un renvoi d'appel.

— Vas-y.

Une voix basse se fit entendre dans la cabine :

— Oui, qui est-ce ?

— George.

— Ah ! Comment ça se passe là-bas ?

— Pour le moment, tout se passe bien. Je crois que nous allons finalement réussir à déposer le vieux débris.

— Fais gaffe, Georgio. On ne peut pas se permettre la plus petite connerie.

— Ne t'en fais pas, Max, j'ai la situation bien en main. Tout est en place.

— Tu crois que la grande pute sera au rendez-vous ?

— Elle est déjà en route. Et avec les cent briques, paraît-il.

— Paraît-il ?

— On se fout que ce mec ait le pognon.

— Evidemment, mais j'aimerais qu'on ait plus de précisions.

— Il va se pointer et c'est ce qui compte. Dès qu'on sera certain qu'il est arrivé là où il faut, il n'y aura plus qu'à lâcher les fauves. Les hommes de Dino sont presque tous là avec les principaux chefs. Quand on lâchera tous nos effectifs sur eux, ils ne tiendront pas longtemps. Ensuite, ce sera à toi de faire pour débarquer Dino.

— Ouais... Ce qui m'inquiète, c'est qu'on n'a pas eu beaucoup de temps pour monter ce coup. J'aime pas l'improvisation.

— Bon sang ! Max... Ça fait plus d'un mois qu'on a tout envisagé, tout examiné. On n'a fait qu'adapter le projet à une situation. Pour moi, ce qui est arrivé ici est une sacrée aubaine.

— On a quand même perdu Shlonsky.

— Tu sais, on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs. Bien sûr, c'est une grosse perte, mais on compensera en récupérant les territoires de Dino.

— J'espère que tu dis vrai, George. Ici, nous n'aimerions pas que l'affaire tourne mal, tu me comprends. Ciao.

— Ciao.

Et l'entretien cessa.

— Tu as déjà entendu parler de ce Max ? demanda Eva en coupant l'écoute pour programmer l'enregistrement suivant.

— Si je ne me trompe pas, répliqua Bolan, il s'agit de Max Daguerre, le conseiller de Tony Triesta.

— Triesta... le trésorier de la mafia ? Le numéro deux de la *Commissione* ?

— Lui-même. Et en ce qui concerne Dino, je pense que ça correspond au vieux Dino Lamberti qui serait sur le point de devenir le *capo di tutti capi* de la côte Est.

— Il a au moins soixante-dix ans, objecta-t-elle.

— Oui, mais la *Commissione* a besoin d'une figure emblématique

pour continuer à se faire respecter. Dino représente l'ancienne génération mafieuse, c'est un atout vis-à-vis des *capi* provinciaux. Et il a toujours toute sa tête et toute sa férocité.

Le Guerrier comprenait mieux à présent. Ce n'était rien d'autre qu'une tentative de prise de pouvoir. Un putsch, une sédition machiavélique organisée par Tony Triesta qui avait d'évidence fait alliance avec un groupe d'autres *capi* de la *Commissione*. Pour mettre le vieux Dino sur la touche et accaparer ses territoires ainsi que ses richesses.

Eh oui ! Carlo Piranesi n'était qu'un pion insignifiant dans le grand projet de Manhattan, un pion qui serait balayé en quelques instants.

Si le projet réussissait, ce serait en plus important ce qui s'était déjà produit sous l'empire de DiGeorge et d'Augie Marinello. Il y aurait alors un nouveau *capo di tutti capi* contrôlant un royaume encore plus grand et encore plus pourri qu'auparavant. Et on pleurerait sur le sort du pauvre Dino, on accuserait Bolan le fumier d'être le responsable de la calamité.

C'était bien joué.

— Envoie la suite, dit Bolan.

Eva fit défiler la bande de la cassette et une voix chuinta :

— Passez-moi George.

— De la part de qui ? s'enquit-on avec circonspection.

— De la part de Dino.

— Oui, tout de suite... Quittez pas.

Il y eut un moment d'attente ponctué d'un conciliabule à voix basse, puis une série de cliquetis électroniques, et Georgio Gambino s'annonça joyeusement :

— C est toi, Dino ?

— Non, c'est pas Dino... Il m'a demandé de t'appeler. Il veut s'assurer que tout est prêt au Texas.

— C'est Ralph ?

— Ouais.

— Alors, Ralph, tu peux lui annoncer que c'est pratiquement dans le sac. Tu peux aussi lui dire que ses hommes ont l'affaire parfaitement en main et que tout se présente au mieux.

— Bon, je vais lui transmettre.

— Comment va-t-il ?

— Très bien. Il compte sur toi et sur l'appui de tes équipes.

— C'est réconfortant d'apprendre ça. J'espère qu'il ne m'oubliera pas.

— Il honore toujours ses engagements. Quels que soient les résultats.

Il y avait eu une pointe de menace dans la phrase.

— Bon, rassure-le. Tu sais, je suis en train de m'imaginer comment

sera la vie sans cette saloperie de Bolan, je...

— Tu devrais faire attention à ce que tu dis, George.

— Oui, tu as raison, faut pas se laisser emporter.

— Encore une fois, surveille bien l'opération. Appelle-nous dès que tu as du nouveau.

Il y eut un déclic et la bande s'arrêta définitivement.

Un large sourire apparut sur le visage d'Eva.

— Et voilà ! Tu avais mis en plein dans le mille depuis le début, Mack.

— Seulement par étapes, répondit Bolan en réfléchissant.

Il se demandait qui allait être gagnant dans ce jeu de dupes. Tony Triesta et ses associés, ou le vieux Dino Lamberti ? Il décida que le moment était arrivé de donner un petit coup de main à chacun, manière de précipiter un peu les événements.

CHAPITRE XIV

Ce qui était d'abord apparu à l'Exécuteur comme un schéma grossier se révélait en fait d'une complexité machiavélique. Ce n'était pas étonnant de la part des grossiums de Manhattan toujours prêts à se déchirer entre eux par rapacité. Pour ce faire, toutes les armes étaient valables, surtout les plus vicieuses. Il n'existait ni loyauté ni respect de la parole donnée chez ces êtres ignobles pour qui la soif de puissance et de richesse constituait le principal moteur. La trahison était leur religion.

Mais, à présent, l'affaire se présentait clairement à Bolan. Il ne lui fallait plus que repérer le terrain ainsi que les nombreux pions qui l'occupaient. Ensuite, ce ne serait qu'une affaire de tactique et de rapidité d'exécution.

L'acte final se précisait. Tout s'était édifié dans les coulisses du théâtre pourri de la mafia. La scène était déjà prête, les acteurs presque tous au rendez-vous. Il ne manquait plus que Mack Bolan pour que puissent sonner les trois coups.

Alors, le spectacle son et lumière pourrait débiter. Une sacrée représentation, à ceci près que les acteurs sur le carreau ne se relèveraient pas pour aller boire un coup en rigolant après le spectacle. L'Exécuteur, lui, avait un rôle délicat à tenir dans cet imbroglio funeste. Non seulement il devait sauver douze prisonniers civils, mais, aussi, il lui faudrait favoriser le jeu de l'un et de l'autre clan tout en s'efforçant d'en garder le contrôle. Ce ne serait pas chose facile, car ni Tony Triesta ni le vieux Dino n'étaient des naïfs. Ils avaient roulé leur bosse dans une multitude de situations immondes et étaient plus que rodés à l'intrigue et à tous les coups de vice.

Pouvait-on supposer que Dino Lamberti marchait aveuglément dans la traître combine de ses pairs ? Assurément, non. Il était plus que probable qu'il avait envisagé un piège et s'était préparé à une telle éventualité, imaginant déjà de quelle façon il pouvait retourner la situation à son avantage. Il avait même peut-être deviné la grosse combine de ses prétendus amis et rêvé de les prendre à leur propre piège. Après tout, devenir le nouveau *capo di tutti capi* était le but de tout bon pourri qui se respecte...

Et c'était précisément par ce biais que Mack Bolan envisageait de provoquer l'anéantissement de toutes les équipes sur ce coup. A moins d'une erreur psychologique, à moins qu'il accomplisse un faux pas fatidique et qu'il se retrouve brutalement englouti dans la gueule béante de l'hydre mafieuse.

Le Guerrier était avant tout réaliste. La mort ne l'effrayait pas,

mais il ne la recherchait pas non plus. Il l'avait souvent vue en face et s'y était préparé depuis longtemps. Il savait qu'un jour il tomberait sous le feu de la mafia, si ce n'était pas sous celui des policiers.

Mais, à présent, il avait d'autres idées en tête. Il avait hâte de terminer au plus vite la mise au point technique de sa mission et de pénétrer dans la cage aux fauves. La pieuvre immonde l'attendait. Carlo Piranesi l'attendait. De gros pontes de la *Commissione* avaient les yeux braqués sur Houston. Il ne voulait surtout pas décevoir tout ce joli monde.

CHAPITRE XV

— La situation va bientôt exploser, annonça Bolan à travers son radio-téléphone.

— De quelle façon ? demanda nerveusement Harold Brognola.

— Ça va être l'achèvement d'un complot.

— Local ?

— National. Tout a été concocté depuis New York pour une prise de pouvoir totale.

— Tu peux m'en dire un peu plus ?

— Négatif. Les brouilleurs ne sont même plus sûrs.

— Je comprends.

— Prépare tes équipes pour une intervention massive au sud de Houston. Un maximum d'effectifs.

— Bon, mais comment saurai-je à quel moment il faudra...

— Tu le sauras sans le moindre doute.

— Euh, tu penses pouvoir tirer d'affaire ces douze personnes ?

— Je te promets de faire tout ce que je peux, Hal.

— O.K. Tiens-moi au courant.

— Je vais être très occupé.

— Je comprends, répéta le vieux Hal. Fais gaffe à toi.

— Comme toujours, ricana l'Exécuteur en coupant la communication.

Eva Swanson était penchée sur un écran vidéo du module opérationnel, manipulant la commande électrique d'une caméra extérieure et faisant défiler lentement une image panoramique amplifiée par un système de vision nocturne Startron.

Le TACOM était à l'arrêt au sommet d'une petite colline, dissimulé contre un bosquet sombre. Grâce à la haute technologie de ses appareils d'observation, Bolan avait déjà repéré ce qui pouvait être son objectif principal.

Après avoir détecté deux petits bidonvilles où régnait encore une faible agitation nocturne, il avait observé un baraquement tout en longueur, au milieu de blocs de béton et de murs à peine sortis de terre. L'endroit correspondait à ce qu'il avait noté sur le plan cadastral et sur sa carte de navigation.

Il avait fait une mesure télémétrique. La distance qui le séparait des lieux était de 8200 mètres en portée directe. Utilisant le zoom au grossissement maximum, il avait pu apercevoir des sentinelles armées réparties autour du baraquement, ainsi que trois véhicules 4x4 à l'arrêt, dont un équipé d'une longue antenne de radio. Il ne lui avait pas été possible d'obtenir une vision correcte de l'intérieur du triste

bâtiment. Les vitres des fenêtres étaient brisées pour la plupart, remplacées par de la toile plastique opaque, et celles encore intactes disparaissaient sous la crasse. Parfois, une silhouette se mouvait lentement derrière les ouvertures, apparaissant à contre-jour dans une faible lumière jaunâtre. Un garde, vraisemblablement.

Au terme d'une inspection complémentaire, l'Exécuteur vit survenir un Bronco tout-terrain d'où descendit un homme d'assez grande taille. Poussant le grossissement et augmentant la sensibilité du système de vision nocturne, il cadra la silhouette qui venait de se retourner après avoir allumé une cigarette. Le visage lui apparut dans une luminosité ambiante à dominante verte.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Bolan. Le doute venait d'être levé. Carlo Piranesi, maintenant, s'acheminait vers le baraquement d'une démarche lente et claudicante. L'Exécuteur tourna doucement un bouton micrométrique pour le suivre dans son trajet, jusqu'à ce qu'il ouvre la porte du bâtiment.

Juste avant que le battant se referme, l'image électronique lui montra l'intérieur du local où il aperçut fugitivement deux hommes et une femme assis à même le sol, visiblement contraints de rester dans cette position. Puis la situation se figea. A part les sentinelles qui déambulaient parfois d'une position à une autre, rien ne bougeait plus.

— C'est ce type ? fit Eva.

Bolan hocha la tête.

— Il a un drôle de regard, commenta-t-elle. Comme des yeux de mort. Et il a l'air d'avoir du mal à se déplacer.

— Ne t'y fie pas, ce gars est rapide et efficace.

Bon, il avait localisé le Piranha de Brooklyn et la geôle où celui-ci avait parqué les otages. Ce n'était qu'un début. Pour un observateur non averti, et ne disposant pas d'un équipement de surveillance nocturne, ce petit coin campagnard plongé dans la nuit ne présentait rien d'inquiétant.

Pourtant, de nombreux prédateurs hantaient l'endroit, se tenaient aux aguets dans l'attente de fondre sur leur proie. Peu de temps après son arrivée sur la colline, Bolan avait détecté une dizaine de ces fauves à l'affût.

Et, à présent qu'il faisait décrire un lent mouvement panoramique à la caméra du TACOM, il en découvrait de nouveaux. Des types équipés de toutes sortes d'armes : mitraillettes, pistolets automatiques, fusils à pompe, tous se croyant à l'abri des regards, plus ou moins planqués dans la nature; ils avaient parqué leurs véhicules dans des chemins de traverse ou tout bonnement sur des accotements.

Les forces en présence étaient réparties en deux groupes ceinturant la zone sensible. Il y avait d'abord un cercle grossier d'environ quatre

kilomètres de diamètre et un autre, plus petit, dont le centre était constitué par le baraquement de Piranesi.

Certains de ces gars avaient une tenue vestimentaire laissant à penser qu'ils venaient de New York, d'autres étaient manifestement des *mobsters* de la région, plus décontractés et moins voyants.

Combien y en avait-il en tout ? Peut-être une quarantaine répartis dans le premier cercle et soixante à soixante-dix constituant le second cordon.

Il n'était pas difficile de comprendre à quel clan appartenaient les premiers. Des hommes de Dino Lamberti ou d'un de ses *soto-capi*. Les autres étaient visiblement des locaux.

En fait, les deux lignes du traquenard n'étaient pas franchement séparées, il y avait une imbrication partielle en divers points, de petits groupes implantés comme des maillons dans l'ensemble du traquenard. Et, de temps en temps, un véhicule se déplaçait prudemment d'un clan à l'autre, phares éteints et en sourdine.

Bien sûr, il fallait qu'il y ait un semblant de collaboration.

Parfois, le scanner du TACOM captait de brefs appels radio véhiculés dans la nuit. L'un d'eux fit dresser l'oreille de Bolan :

— Tuck Un à Tuck Cinq !

— Je vous écoute, Tuck Un.

— Rien de nouveau ?

— Que dalle.

— Dès que vous apercevrez double golf, prévenez-moi. Il doit rester en dehors du périmètre.

— Vous en faites pas, Tuck Un. On ouvre l'œil.

Ce fut tout.

— Qui peut être ce double golf ? demanda la jeune femme.

— G.G. Probablement Georgio Gambino.

— Il prendrait le risque de s'amener par ici ?

— Pourquoi pas ? fit Bolan. Ces deux lignes de feu sont rassurantes.

Il stoppa le mouvement de la caméra sur un gros véhicule 4x4 garé sur un chemin de terre, un peu plus de deux kilomètres en contre-bas, et fit un zoom sur ses occupants. L'un d'eux lui était inconnu, mais il reconnut les deux autres, deux crapules qui traînaient habituellement leurs guêtres dans la banlieue new-yorkaise. Des chefs d'équipes au passé criminel particulièrement bien rempli. Tony Triesta ou l'un de ses associés avait donc délégué certains de leurs pions à Houston pour s'assurer que les troupes de Gambino se comportaient comme prévu. C'était logique. Les chacals se surveillaient mutuellement.

Le Guerrier passa encore une demi-heure à analyser la situation, à examiner les forces adverses apparemment disparates, à prévoir et calculer leurs réactions lorsque le coup d'envoi serait donné.

Utilisant les sensors acoustiques du char de combat, il les dirigea sur un gros Ram Charger à l'arrêt sur le côté d'un terrain vague. L'image du 4x4 reflétée par l'écran était d'une grande précision, on pouvait même apercevoir un paquet de cigarettes posé sur la visière du tableau de bord. Quatre hommes occupaient le véhicule, immobiles et muets. Celui qui était assis en place passager à l'avant retint tout de suite l'attention de l'Exécuteur. Son visage était taillé à la serpe, avec des mâchoires saillantes, des lèvres quasi inexistantes et de gros sourcils sombres. Il s'appelait Sam Hoffman. C'était un mercenaire qui avait fait partie du Sin Beth, l'un des plus puissants services secrets israéliens. Il avait rendu des services à la C.I.A. dans le cadre de troubles opérations au Mexique, puis s'était fait jeter pour avoir vendu des renseignements aux cartels colombiens. Tout cela figurait sur des fiches informatiques que Bolan avait consultées récemment. Il y était également mentionné que Sam Hoffman, depuis plus d'un an, s'était mis à la disposition de Tony Triesta qui le payait une fortune pour liquider ses opposants les uns après les autres.

Tout s'enchaînait avec une logique impeccable.

Bolan commuta les deux caméras du TACOM sur l'écran de la cabine de conduite.

— Je dois me rapprocher, dit-il d'une voix sourde en se dirigeant vers l'avant du véhicule.

— Ce qui veut dire ? fit Eva.

— Que tu descends ici.

— Tu plaisantes ! s'indigna-t-elle.

Non, il ne plaisantait pas du tout. Il allait bientôt passer à l'attaque et il voulait surtout éviter de la mettre en danger.

CHAPITRE XVI

— Négatif ! s'écria la jeune femme avec une véhémence soudaine.

Bolan continua vers le poste de pilotage et prit place derrière le volant, Eva le suivant de près.

— Ne me complique pas les choses, *Cara*.

— Merde ! Quelle différence fais-tu entre l'idée que je reste à bord de ton tacot et celle que je me promène à pied au milieu de toute une horde de pourris prêts à tirer sur tout ce qui bouge ?

— Nous sommes encore en dehors du périmètre sensible.

— Plus pour longtemps. Ça risque de péter à n'importe quel moment, ne me dis pas le contraire.

C'était de la pure mauvaise foi, mais il admit que ses propres relevaient d'une certaine logique. En fait, à l'intérieur du véhicule blindé, elle serait plus en sécurité que n'importe où ailleurs dans ce secteur truffé de dangers. Ce qu'il craignait, c'était qu'elle se lance dans la bagarre derrière lui. Cela s'était déjà produit, et pas plus tard qu'aujourd'hui.

— O.K., grogna-t-il. Mais tu restes enfermée dans cette caisse. Tu te contentes de regarder et tu ne prends aucune initiative.

Elle lui sourit dans l'ombre de l'habitacle.

— Promis, monsieur le macho. Je te préparerai du café et des sandwichs en attendant, et je ferai le ménage.

— J'aurai sans doute besoin d'une assistance radio, répliqua-t-il en lui rendant son sourire.

Il actionna le dispositif de conduite aux infrarouges. Un écran translucide se déploya devant lui, à travers lequel il eut une vue rogeâtre mais précise de l'étendue de la colline.

Puis, tous feux éteints, il lança le moteur et fit rouler doucement le TACOM en direction de la prairie qui s'étendait en contre-bas. A basse vitesse et en mode silencieux, l'imposant engin ne produisait qu'un ronronnement à peine audible.

En bas de la pente, il poursuivit pendant une dizaine de minutes sur un terrain plat et louvoya pour passer à l'écart des forces ennemies dont il avait soigneusement repéré les positions.

Enfin, il estima qu'il était parvenu assez près de l'objectif et immobilisa le char de guerre près de la grande décharge sauvage qui étendait dans la nuit ses monstrueux immondices. De l'autre côté, à environ trois kilomètres, il avait une vue dégagée sur le baraquement où Piranesi retenait les otages.

La plus proche équipe mafieuse se tenait à trois cents mètres de sa nouvelle position et les autres s'échelonnaient approximativement tous

les cent mètres. Tous ces types n'avaient pas été placés de cette façon pour interdire une éventuelle approche. Au contraire, ils étaient répartis autour d'un épïcêtre vers lequel ils devraient converger dès que le signal leur serait donné. Du moins était-ce ce qu'on avait dû dire aux hommes de troupe. Les chefs d'équipe les plus importants avaient sûrement reçu des consignes sensiblement différentes.

Si le Guerrier ne s'était pas trompé dans ses déductions – et tout jusqu'alors lui démontrait qu'il avait raison – seuls les tueurs venus de New York convergeraient massivement vers le baraquement et donneraient l'assaut dès que la présence du grand fumier serait confirmée. La suite était facilement prévisible. Le second cordon de renfort, constitué surtout de mafiosi locaux, se resserrerait dans une manœuvre d'étranglement rapide sur les troupes de Dino Lorenti.

C'était faire d'une pierre deux coups. Bolan liquidé, les principaux lieutenants de Lamberti éliminés, Tony Triesta aurait ensuite la partie belle pour mettre le vieux *capo* sur la touche en l'accusant d'être responsable du désastre. Peut-être même Triesta le perfide avait-il déjà choisi ceux qui témoigneraient devant la *Commissione* de la faute impardonnable. Tout était possible dans ce milieu ignoble, même le scénario le plus impensable, le plus dément.

Mais Bolan ne voulait s'en tenir qu'aux éléments tangibles de sa mission. Il savait exactement où se situaient les groupes de surveillance adverses, les équipes d'intervention et de renfort, les passages qu'il pourrait emprunter pour se faufiler jusqu'à son but. Il avait une conscience aiguë, malgré sa reconnaissance visuelle du terrain, que les risques allaient être constants. Mais il n'était évidemment pas question de laisser tomber.

Après avoir activé le brouilleur d'écoute, il appela Harold Brognola sur son portable :

— Je vais bientôt entrer dans la danse, annonça-t-il. Quelle est ta position ?

— Tout près de Sandy Point, sur la 521. Des équipes arrivent séparément toutes les cinq minutes.

— Ne va pas plus loin, retiens tes gars et prévois une récupération pour douze civils.

— Tu les as vus ?

— Affirmatif. Je m'occupe d'eux en priorité.

— Bon, je peux disposer d'un hélico, il y en a un gros en attente à Ellington Field.

Ellington n'était qu'à une quarantaine de kilomètres de Sandy Point, environ un quart d'heure de vol.

— Parfait. Dis au pilote qu'il décolle immédiatement mais sans survoler le secteur. Il aura une localisation à faire sur la fréquence 255. Une radio-balise.

— Comment vas-tu...

— Je n'ai plus de temps pour la parlote, Hal. Stand-by et silence radio, coupa Bolan avant de reposer l'appareil.

Il passa encore dix minutes à programmer l'ordinateur de tir sur diverses cibles choisies soigneusement et actionna la mise en place du système automatique de pointage. Il y eut un petit chuintement feutré tandis que la tourelle lance-missiles sortait de son logement et apparaissait sur le toit du TACOM.

Un dernier checking général lui confirma que le système offensif était devenu opérationnel. Il prit un petit boîtier de télécommande qu'il glissa dans une poche de sa combinaison, puis il se harnacha et s'équipa pour une guerre à outrance. La pièce principale de son armement était le combiné M-16/M-79 accompagné de dix chargeurs de 32 cartouches de .223 et d'une vingtaine de grenades de 40 mm fixées sur deux ceintures qu'il portait en bandoulière en travers de la poitrine.

Un P.M. micro-Uzi accroché à son ceinturon, avec quatre chargeurs de 9 mm, pour les tirs de proximité, faisait le pendant avec le gros Auto-Mag Big Thunder, sur sa hanche droite, tandis que son fidèle Beretta silencieux 93-R était comme d'habitude niché sous son aisselle gauche.

Il glissa dans les poches de sa combinaison cinq containers d'explosif C-4 de trois cents grammes chacun, munis de détonateurs à retard. Il se dota encore d'un minuscule talky-walky réglé sur la fréquence du TACOM, et d'un casque Startron. Enfin, un poignard de commando et deux garrots en Nylon complétèrent son sinistre accoutrement.

Le chargement complet pesait plus de trente kilos, mais Bolan en avait déjà porté plus encore sans perdre sa mobilité.

Eva le regardait avec gravité, dissimulant un trouble grandissant. Il lui adressa un clin d'œil avant de commander l'ouverture de la portière latérale.

— Si ça tourne mal, lui dit-il sur un ton léger, fais demi-tour avec ce gros veau et taille la route.

Elle lui fit une grimace qu'elle voulait comique, mais le cœur n'y était pas.

— T'as intérêt à revenir, Striker ! lui souffla-t-elle, alors qu'il se glissait déjà dans la nuit.

Le portillon se referma automatiquement derrière lui. Il n'y avait pas de lune. Des stratus en couches denses se déplaçaient dans le ciel, poussés par un vent froid et humide. C'était une nuit idéale pour l'Exécuteur.

Au terme d'une progression silencieuse le long d'un bois, il parvint à proximité d'une voiture garée dans l'ombre, sur un chemin de terre

boueux. Deux soldats s'y tenaient, discutant à voix basse et fumant pour tromper leur attente, vitres latérales abaissées. Bolan allait se rapprocher encore lorsqu'une voix atténuée et différente se fit entendre :

— Tuck Dix de Tuck Un, répondez !

L'un des deux occupants de la voiture porta une radio contre son visage pour répliquer sur le même ton ouaté :

— Ouais, ici Tuck Dix.

— Toujours rien ?

— Négatif.

— Nous n'avons plus de contact avec Turban Deux. Faites un saut jusque-là et vérifiez. En douceur, hein !

— Vous en faites pas.

Le type reposa la radio et grinça :

— Merde. J'espère que ces mecs sont pas en train de nous faire un turbin.

— Ils n'ont pas de raison de se méfier, répondit l'autre en actionnant le démarreur.

Bolan décida que la conjoncture pouvait lui être utile. Il se glissa derrière le véhicule et supprima les deux pourris de deux balles de 9mm qui n'occasionnèrent qu'un souffle rauque, à peine audible. Puis il transporta leurs corps derrière un fourré, s'installa au volant et fit avancer doucement la voiture le long du chemin, en direction de son objectif.

Quelques minutes plus tard, il distingua la forme d'une carrosserie tapie sous un arbre. Une voix anxieuse filtra de la radio de la mafia :

— Véhicule en approche, identifiez-vous !

— Tuck Dix, répliqua immédiatement l'Exécuteur.

— Tuck Douze. O.K., allez-y.

Bolan passa tranquillement devant le véhicule en planque, apercevant vaguement des silhouettes sombres à l'intérieur, et poursuivit sa pénétration dans le secteur sous contrôle.

Il rencontra encore deux postes mafieux qu'il dépassa sans problème après un bref échange radio, se rapprocha encore du baraquement pourri dont il apercevait maintenant la carcasse sombre. Il n'en était plus qu'à sept ou huit cents mètres.

CHAPITRE XVII

Une Cadillac bleu foncé était arrêtée sur l'accotement d'une petite route communale, à l'orée d'un bois légèrement en surplomb de la décharge sauvage. Assis à côté du chauffeur, un homme au visage basané scrutait les alentours à l'aide de jumelles de nuit tandis qu'à l'arrière un autre type s'affairait à parfaire le réglage d'un scanner radio.

— C'est au maximum de sensibilité, indiqua-t-il à un quatrième homme installé à côté de lui sur la banquette confortable.

Celui-là se nommait Michele Labarba. Il était le principal lieutenant du vieux Dino Lamberti, le *capo* siégeant à la tête de la *Commissione* à New York. De taille moyenne, râblé, il avait la réputation d'être d'une dureté et d'une efficacité sans pareille pour tout ce qui touchait à la sécurité de son clan.

Il s'était fait accompagner par un technicien expert en repérage radio ainsi que d'un observateur chevronné, un ancien commando de marines qui avait fait ses preuves dans de nombreuses missions en Amérique latine.

Michele Labarba était arrivé sur les lieux une heure plus tôt, comme le fer de lance d'une troupe répartie dans neuf véhicules qui maintenant occupaient des positions stratégiques autour d'un secteur où grouillaient déjà de nombreux *soldati* de diverses provenances.

— Je n'ai pas confiance dans cette affaire, lui avait déclaré le vieux Dino quelques heures auparavant. Va surveiller ces petits gars et, s'ils essayent de nuire à nos intérêts, intervins pour prêter main-forte à nos hommes déjà en place.

La consigne était claire pour Labarba. Si Dino disait qu'il n'avait pas confiance, cela signifiait qu'il y avait tout à craindre de la part des Texans. Michele Labarba avait donc recruté à la hâte trente-six porte-flingues qui s'étaient entassés dans un jet appartenant à la *Commissione*. Direction Houston Airport où ils avaient loué tous les véhicules disponibles chez Budget.

Tous ces *soldati* savaient que la virée au Texas ne serait pas une partie de plaisir. Mais ils avaient l'habitude de ce genre de situation, ils avaient pratiquement tous grandi dans la rue, traçant leur chemin à coups de poing, de couteau à cran d'arrêt et de calibre. C'étaient tous des durs que Labarba avait rameutés au sein de la Famille.

A mesure qu'il écoutait les communications radio et les appels téléphoniques concernant la situation locale, il était de plus en plus convaincu du piège. Il avait entendu plusieurs fois la voix de Sam Hoffman, cette ordure à la solde de Tony Triesta, qui donnait

régulièrement des informations téléphoniques édifiantes à destination de New York. Il avait également surpris un appel de Georgio Gambino annonçant qu'il se pointait dans le coin pour pouvoir profiter du spectacle. L'appât se nommait Bolan le Fumier, la Pute, l'Ordure. Est-ce que ce sale con allait vraiment radiner son pif dans le secteur ? Le renseignement provenait de Gambino qui l'avait transmis à la *Commissione*, et ça devait être vrai.

Bolan lui-même, à ce qu'on disait, battait en ce moment la nature à la recherche d'une douzaine d'otages à la con retenus par Piranesi le dingue. Peut-être n'était-il plus bien loin maintenant.

Labarba connaissait Gambino de réputation. Il le savait retors et malin comme un renard, mais sans grande envergure. Il manquait de courage physique, n'ayant lui-même jamais participé à des descentes dans la rue. En revanche, il savait motiver ses hommes, c'était sûr. En plus du business noir, il disposait par hommes de paille interposés d'une dizaine de puits de pétrole qui lui rapportaient du pognon en masse; des affaires rachetées pour des bouchées de pain après les avoir mises en faillite. Il payait bien ses *soldati* et en exigeait le maximum.

Une tonalité d'appel dans le haut-parleur du scanner le tira de ses réflexions. Une voix annonça ensuite :

— Max ?

— Oui. C'est toi, George ?

— Il faut que je parle à Tony.

— Il dort, dis-moi ce que tu veux lui raconter, je lui transmettrai.

— Ça ne peut pas attendre. Et ne me dis plus qu'il dort. Pas maintenant !...

— Je vais voir s'il veut te prendre. Bouge pas.

— Je ne bouge pas ! fulmina la voix de Gambino.

Il s'écoula au moins vingt secondes avant que Triesta vienne en ligne :

— J'avais donné des consignes à Max, George. Qu'est-ce qu'il y a ?

— On vient de m'apprendre que toute une troupe de fédés a quitté la ville et se dirige par ici. Est-ce que tu sais quelque chose à ce sujet, Tony ?

— Non, rien du tout.

— Renseigne-toi, vois ça avec tes contacts de E Street.

— Bon, je m'en occupe.

— Ça sent mauvais, tout ça. Si ça se trouve, le grand fumier est en train de nous monter un coup foireux. Imagine qu'il ne se pointe pas ici, mais qu'en contrepartie toute cette flicaille nous tombe sur le dos...

— Ça m'étonnerait.

— Eh bien, pas moi ! Je n'aime pas ça du tout. Ici, je suis en train de prendre un max de risques pendant que d'autres se la coulent

douce en attendant le pactole.

— De qui veux-tu parler, George ? fit sèchement la voix de Tony Triesta.

— Tu sais bien ce que je veux dire.

— Tu pourrais peut-être préciser un peu ta pensée ?

Un silence se fit. Il y eut un raclement de gorge, puis :

— Je veux la moitié des territoires de Dino. C'est ça ou je ne marche plus dans la combine.

— Tu déconnes !

— Mon cul ! C'est ça ou rien, Tony. Si ce coup se passe mal, c'est moi qui vais le premier en prendre plein la gueule. Faut que ce soit payant.

Un nouveau silence s'installa, comme si Triesta se retenait d'exploser. Il laissa enfin tomber d'une voix calme :

— O.K., George. Va pour la moitié. Mais tâche que tout se passe comme on l'a envisagé.

— Fais en sorte que la parole soit respectée, Tony.

Il y eut un bruit de coupure et Labarba grimaça.

— Les enculés ! cracha-t-il.

S'emparant d'un transceiver Motorola dont l'émission était cryptée, il appela :

— Rouge Un à Neuf !

Une succession d'accusés de réception brefs lui parvint aussitôt et il annonça :

— Tenez-vous prêts, la manœuvre est confirmée.

Ensuite, il établit un contact avec le premier contingent de soldats qui l'avaient précédé et qui se tenaient en attente près du point de convergence.

— Ouvrez l'œil, déclara-t-il. Faites gaffe.

— C'est ce qu'on fait depuis le début, renvoya le chef de la troupe.

— Ne bougez pas avant mon signal.

Il reposa le Motorola sur la banquette et ce fut à cet instant que l'observateur annonça d'un ton excité :

— Je crois que ça y est, bon Dieu !

— Quoi ?

Les yeux toujours rivés à l'oculaire des jumelles, il commenta :

— Je viens d'apercevoir une sorte d'ombre pas bien loin de la baraque...

— Une ombre ?

— Ouais, comme si un mec se déplaçait par à-coups en zigzag. Sans l'amplificateur à infrarouges, je n'aurais eu aucune chance de le voir. Putain ! Ouais, il vient de traverser un espace dégagé... Maintenant, il s'est planqué derrière un mur en ruine... Euh, on dirait qu'il est salement armé, il a des trucs partout sur lui.

- Pourquoi tu parles d'une ombre ? fit le chauffeur.
- La combinaison noire ! cracha Labarba. C'est lui, c'est Bolan.

CHAPITRE XVIII

L'Exécuteur n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres de la baraque. Il avait abandonné le véhicule de la mafia huit cents mètres plus tôt et parcouru à pied le reste de la distance.

Tout au long de sa progression silencieuse, il avait mémorisé avec précision les positions ennemies et s'était efforcé de prévoir leurs mouvements lorsque les hostilités se déclencheraient. Il avait ressenti physiquement l'hypertension nerveuse qui sourdait de tous ces types dans l'incertitude de l'attente, avait imaginé l'adrénaline qui se mélangeait à leur sang.

Le simple fait de craquer une allumette aurait suffi à mettre le feu aux poudres. Mais il s'en fallait encore de quelques minutes avant le grand chambardement.

La première sentinelle qu'il eut à supprimer se tenait immobile contre un pilier en béton, sur ses gardes mais pas suffisamment. De même que Bolan, le type portait un casque de vision nocturne mais scrutait la nuit dans la mauvaise direction. Le Guerrier lui passa un garrot autour du cou, le souleva du sol pour l'y plaquer ensuite, un genou appuyé contre ses reins. Le gars se débattit pendant quelques instants avant de mourir sans avoir émis le moindre son.

Un autre garde était en train d'uriner le long d'un mur recouvert de ronces. Il connut le même sort et retomba inerte dans sa propre déjection.

Bolan avait dénombré cinq hommes dans la proximité du bâtiment. Il n'en voyait pour l'instant plus que deux qui s'étaient adossés l'un contre l'autre afin de pouvoir surveiller les environs dans deux directions à la fois. Ils portaient également des casques de type Startron et Bolan dut les éliminer à distance de deux balles silencieuses qui les figèrent dans l'éternité.

Progressant comme un fauve, il trouva la dernière sentinelle derrière le bâtiment préfabriqué, assise sur un vieux bidon renversé et regardant fixement vers l'ouest. Vingt centimètres d'acier lui entrèrent d'un coup dans les reins, lui coupant le souffle, et Bolan l'acheva en lui brisant la nuque d'une torsion brutale de la tête.

Depuis sa position initiale, l'Exécuteur avait préalablement repéré d'autres gardes répartis par groupes de trois, constituant d'évidence un renfort prêt à se manifester à la moindre alerte. Mais ceux-ci se tenaient à bonne distance et ne constituaient pas un danger immédiat.

A présent, les abords du baraquement étaient nettoyés. Bolan s'approcha silencieusement de la façade de bois et jeta un prudent regard à l'intérieur, à travers la brisure d'une vitre. Les otages

semblaient tous là, assis inconfortablement sur le plancher en béton, les traits tendus et le regard rempli d'angoisse.

Mais aucune trace de Carlo Piranesi. Curieusement, le tueur d'élite avait laissé les prisonniers sans aucune surveillance. Peut-être pensait-il que les sentinelles postées autour du bâtiment constituaient une dissuasion suffisante, peut-être aussi était-il en train de faire une ronde ou surveillait-il les environs dans l'attente de voir survenir sa proie.

Quelles que fussent les raisons de son absence, c'était inquiétant. Mais Bolan ne pouvait pas attendre. Il avait un timing extrêmement rigoureux à respecter et savait que le moindre retard pourrait lui être fatal.

Il résolut donc d'y aller directement, s'introduisant dans le bâtiment par la porte d'entrée qu'il referma sans précipitation derrière lui, englobant la situation du regard. Dans la faible lumière de l'ampoule suspendue au plafond, sans doute alimentée par une batterie, il vit les visages se tourner vers lui avec une stupéfaction mêlée de terreur, comme si tous ces hommes et cette femme s'attendaient à leurs derniers instants. Son accoutrement de guerrier n'avait rien de rassurant, bien sûr, et les prisonniers ne faisaient sans doute pas la différence avec les tueurs qui les avaient surveillés jusqu'alors.

La grande fille blonde avait les yeux fixés sur lui avec plus de cran que ses compagnons. Elle cilla puis dit d'une voix rauque :

— Vous... vous n'êtes pas...

Bolan coupa court à la demande.

— Non, je ne fais pas partie de la bande, trancha-t-il. Est-ce que tout le monde peut courir ?

Il ne semblait pas y avoir de handicapés parmi eux, à part un gros type bedonnant, mais la peur et l'espoir de survivre lui donneraient sans doute des ailes.

— Comment voyez-vous les choses ? demanda un homme d'une quarantaine d'années au visage sec. Expliquez-nous au moins...

Le Guerrier n'avait ni l'intention ni le temps de se lancer dans une longue explication.

— Vous n'aurez que dix secondes pour quitter les lieux, déclara-t-il. Par le sud, le terrain sera dégagé.

La blonde fit un mouvement de la tête en direction d'une caisse de bois posée contre une cloison, objectant :

— Ce type que les autres appellent Carlo a mis une bombe sous cette caisse. Une bombe ou quelque chose qui y ressemble. Il a dit que si nous essayons de sortir, ça explosera tout de suite.

L'Exécuteur comprit pourquoi Piranesi n'était pas dans les lieux. Avant de s'éloigner, il y avait laissé un engin sans doute déclenchable

par radio-commande et probablement aussi par un système à inertie. Les otages étaient condamnés par avance; ils devaient périr en même temps que Mack Bolan.

Il s'approcha avec précaution de la caisse contre laquelle il déposa une charge d'explosif C-4 dont il régla le détonateur sur un retard de quatre-vingt-dix secondes. Puis il tendit à la fille un petit cylindre noir qu'elle saisit avec hésitation.

— C'est un émetteur, lui expliqua-t-il. Une radio-balise qui permettra de vous récupérer. Dès que ça commencera à péter à l'extérieur, foncez sans vous retourner.

Le type au visage sec objecta :

— On se fera massacrer ! Ces salauds vont nous mitrailler.

— Je vous couvrirai, lui dit sèchement Bolan.

Puis il sortit, replaça devant ses yeux le casque Startron et se coula le long de la façade tout en observant les environs. Aucune présence humaine ne se manifestait dans un rayon de plus de deux cents mètres mais, au-delà, des fauves se tenaient tapis, prêts à déchaîner un déluge de feu et de plomb au premier signal.

Tout en effectuant mentalement un compte à rebours, l'Exécuteur fixa une charge de C-4 contre le flanc d'un 4x4 garé à l'extrémité du baraquement, régla la mise à feu, puis s'introduisit dans le second véhicule tout-terrain dont la clé était en place sur le tableau de bord.

Il ne restait plus que soixante-cinq secondes avant l'explosion de sa charge de C-4 et de la bombe de Piranesi. Le moment était venu de déclencher les hostilités. Déverrouillant la sécurité de sa radio-commande, il appuya sans attendre sur la première des six touches rouges.

Rien ne parut d'abord se produire, mais l'Exécuteur savait que là-bas, à quatre kilomètres au sud-est, un oiseau de feu prenait brutalement son essor et traçait son sillage dans la nuit. Ce ne fut qu'au bout de six secondes qu'une stridulation aiguë se fit entendre, juste avant l'apparition d'un intense flash lumineux au centre duquel apparut un véhicule entouré de silhouettes humaines. L'ensemble tourbillonnait follement à plusieurs mètres du sol, décrivant de diaboliques arabesques avant de retomber. Un court instant plus tard, une énorme déflagration secoua l'atmosphère.

Bolan avait ôté son casque de vision nocturne et s'était protégé les yeux pour éviter l'éblouissement. Il replaça le Startron sur son visage pour observer ce qui se passait du côté du baraquement. Il eut une grimace de satisfaction en apercevant les silhouettes qui sortaient rapidement de leur geôle et se mettaient à courir dans la bonne direction.

C'était maintenant, pendant que tous les regards étaient braqués sur le lieu de l'explosion, qu'il allait devoir prendre un maximum de

risques pour donner à ces gens une chance d'échapper à leur sort. Il lui fallait détourner l'attention de la mafia, attirer vers lui les buteurs les plus proches et les entraîner temporairement dans son sillage.

Un mortel silence avait succédé à la déflagration, comme si la nature elle-même se taisait, attentive à la suite des événements. Puis des cris et des hurlements retentirent dans le périmètre sinistré. Des hommes affolés se mirent à courir pour prendre de la distance, des transceivers radio crépitèrent et plusieurs faisceaux de torches électriques furent visibles. Quelqu'un, au loin, réclama le calme et des chiens aboyèrent dans les environs.

Tout en lançant le moteur du 4x4, l'Exécuteur appuya sur le bouton numéro deux de la télécommande. Il accéléra ensuite bruyamment, roulant à travers le terrain vague dans la direction opposée à celle des fugitifs, tandis qu'une première rafale faisait entendre son staccato. Il n'avait pas l'intention d'aller bien loin. Après avoir largué dans le véhicule une charge de C-4 réglée pour éclater au bout de dix secondes, il s'en éjecta et s'aplatit immédiatement dans l'herbe, le combiné de combat en batterie.

Le deuxième missile atterrit à moins de cent mètres de lui, au milieu d'une dizaine de mafiosi qui s'étaient massivement rapprochés en courant. Leurs corps désarticulés partirent en l'air comme s'ils n'avaient rien pesé et donnèrent l'impression de planer un instant avant d'être repris par la force de gravitation.

CHAPITRE XIX

Dans la lueur fugace de l'explosion, Bolan avait repéré deux autres équipes en approche, des hommes qui accouraient précipitamment en brailant pour se donner du courage. Il les arrosa avec une multitude de .223 qui en fauchèrent la moitié avant que les autres plongent au sol pour tenter d'échapper au tir.

La situation devenait de plus en plus périlleuse. De toutes parts retentissaient des appels, des bruits de piétinement et aussi des grondements de moteurs malmenés. Toutes ces équipes disparates s'agitaient et se mettaient en mouvement dans un branle-bas de combat désordonné. Des coups de feu tonnaient de toutes parts, accompagnés de rafales rageuses à travers lesquelles on entendait parfois des ordres criés à tue-tête.

Le 4x4 abandonné par le Guerrier quelques instants plus tôt explosa alors qu'il roulait toujours, et les tirs nerveux s'orientèrent aussitôt dans cette direction. Puis ce fut le tour du véhicule garé près du baraquement. Cette seconde déflagration toute proche de la précédente parut désorienter les équipes mafieuses et il y eut un instant de flottement que Bolan mit à profit pour changer de position.

Depuis une butte de terre, il ajusta d'abord un véhicule qui arrivait en trombe sur le mortel terrain de jeu, lui expédia sans délai une grenade dont l'explosion souleva la voiture du sol, lui faisant accomplir un arc de cercle avant de retomber sur deux mafiosi qui arrivaient en courant, l'arme à la hanche. Le second projectile pulvérisa le pare-brise d'un 4x4 qui survenait juste derrière, explosa dans l'habitacle qu'il pulvérisa, découpant le toit comme s'il ne s'agissait que d'une vulgaire boîte de conserve.

Ensuite, le Guerrier lâcha sur une avancée mafieuse plusieurs rafales avec le M-16, délimitant une trouée sanglante dans les rangs ennemis, expédiant chaque fois plusieurs belligérants en enfer. Le canon de l'arme automatique était auréolé de flammes étincelantes, ressemblait à un chalumeau grondant, tandis que des corps lacérés tressautaient sans discontinuer dans une monstrueuse danse macabre.

De nombreux impacts arrachaient des morceaux de terre autour de Bolan, mais il ne voulait pas s'en soucier, sachant que tant qu'il continuerait de déchaîner la panique chez les pourris, ses chances de survie s'en trouveraient augmentées.

Lorsqu'il jugea que l'assaut était suffisamment neutralisé, il s'éloigna de la butte pour opérer un harcèlement sur un autre flanc ennemi. En quelques bonds, il gagna un muret en béton derrière lequel il s'abrita et expédia une longue giclée de plomb avec le M-16,

obligeant tout un essaim de flingueurs à refluer vers le bâtiment de bois. Une partie de la façade avait été éventrée par l'explosion du véhicule dont la carcasse fumait encore.

Ces types pensaient peut-être que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit et s'engouffrèrent par la brèche pour s'abriter des rafales de .223 tirées sans discontinuer. Ils se trompaient. Un bref instant plus tard, la sordide baraque se désintégra sous une colossale poussée qui éparpilla leurs corps en même temps qu'une multitude de débris de bois, de métal et de verre.

Bolan avait programmé l'ordinateur de tir du TACOM en choisissant soigneusement ses cibles dans le but, bien sûr, de faire des coupes claires dans les rangs ennemis, mais aussi de provoquer des diversions. Il venait de commander le départ simultané de deux roquettes supplémentaires et comptait les secondes avant le double impact. Ceux-ci se produisirent en même temps à deux endroits éloignés de cinq cents mètres l'un de l'autre et dans un claquement de tonnerre unique.

Sans chercher à voir les dégâts occasionnés, il se releva et courut vers l'est où commençait la décharge sauvage. La pagaille était à son comble. D'innombrables doigts nerveux, un peu partout, appuyaient sur des détentes, des *soldati* hagards et gagnés par la folie meurtrière du combat tiraillaient maintenant en tous sens. La mafia commençait à s'entre-dévorer.

D'évidence, le système diabolique orchestré par des esprits tordus et vicieux était en train d'imploser.

Pour l'Exécuteur, il était temps de se replier, mais il ne pouvait le faire qu'en plusieurs étapes, assurant sa sécurité par de brefs et rapides trajets, sous peine de se faire repérer.

Devant lui, il y avait un espace dégagé sur une soixantaine de mètres, jusqu'à une zone envahie par des broussailles et de maigres arbustes. Il franchit la distance au pas de course, s'accroupit ensuite pour observer une prairie longeant la décharge, et aperçut un véhicule qui roulait vivement sur un chemin bosselé, rebondissant et rugissant. Un autre suivait à quelque distance. Il les laissa passer sans bouger, songeant qu'il s'agissait probablement d'équipes appartenant à Tony Triesta ou à l'un de ses associés. Plus les belligérants seraient nombreux et plus la partie serait joyeuse.

Il s'était remis en marche, avançant rapidement le long du mauvais chemin de terre, quand des pétarades se firent entendre devant lui à une distance qu'il estima à deux ou trois cents mètres.

Ce qu'il vit, un peu plus tard, lui arracha un sourire ironique. Une douzaine d'hommes qui s'étaient abrités derrière deux véhicules déjà truffés d'impacts se faisaient mitrailler comme des lapins à la sortie d'un terrier, incapables de répondre à un feu adverse autrement que

par des coups de revolver tirés nerveusement.

Des détonations claquaient depuis la lisière d'un bois en bordure du chemin. Il y avait parfois des cris de douleur et des exclamations de rage au milieu des pétarades, et ce qui se passait là avait son pendant un peu plus loin sur une petite route goudronnée contre laquelle se terminait le chemin.

Les occupants d'une Cadillac répondaient au feu de tireurs encore invisibles pour Bolan depuis l'endroit où il s'était arrêté. Périodiquement, un fusil à pompe faisait entendre son aboiement caractéristique, tandis qu'un pistolet-mitrailleur répondait par rafales syncopées depuis le véhicule.

Le champ de bataille avait un prolongement inattendu. Deux clans étaient en train de s'affronter, l'un ayant manifestement tendu une embuscade à l'autre.

A travers l'optique spéciale du Startron, Bolan put distinguer une partie de l'habitacle de la Cadillac dont une vitre latérale était baissée.

Deux mafieux lâchaient des coups de feu par l'ouverture cependant que le chauffeur manœuvrait pour tenter de dégager le véhicule. Un gros homme logé sur la banquette arrière se pencha un instant en avant pour lui crier quelque chose et Bolan grogna en reconnaissant le visage flasque aux yeux globuleux, dont les lèvres se tordaient de peur : Georgio Gambino.

Cet ignoble personnage s'était un peu trop approché du feu et, à présent, il s'y brûlait. Il avait voulu voir de quelle façon fonctionnerait le piège qu'il avait mis en œuvre et il s'était jeté bêtement dedans.

Un autre véhicule survenait en pleine accélération sur la petite route et s'arrêtait dans une embardée. Des armes dépassèrent des portières et une mitraille s'abattit sur les assaillants planqués dans le bois. Un renfort venu pour secourir le gros Georgio.

Le Guerrier décida qu'il n'y aurait pas de secours, pas de rémission ni de pitié. Relevant le canon du combiné de guerre, il largua une grenade sur le véhicule arrivant qui fut immédiatement englobé de feu et bascula sur le côté. Il doubla aussitôt, visant la Cadillac dont la carrosserie éclata sous une monstrueuse pression, éjectant ses occupants à la ronde.

Pour rétablir l'équilibre, Bolan pivota sur lui-même en arrosant la double ligne d'attaquants de projectiles de 40 mm pour couvrir d'un bout à l'autre toute la zone de tir. Enfin, il utilisa deux chargeurs complets pour cribler l'orée du bois d'une multitude de .223 et se tint un instant immobile, s'attendant à une possible réaction. Mais il n'y avait plus aucun mouvement, plus aucun bruit après la fusillade enragée qui avait sévi en l'espace de quelques secondes.

Pour Bolan, le jeu de massacre nocturne était terminé. Du moins était-ce ce qu'il croyait en se dirigeant vers son char de guerre. Ce fut

son instinct qui l'avertit avant même qu'il repère la jeep Cherokee arrêtée tout contre la carcasse rouillée d'un camion abandonné. S'il était arrivé en suivant un axe plus direct, il n'aurait pas pu apercevoir le véhicule qui se confondait presque avec l'épave.

Deux cents mètres plus loin, il distinguait la masse sombre du TACOM en stationnement contre une rangée de hauts peupliers. Il ne perdit pas de temps à se demander de quelle façon Carlo avait localisé son véhicule. Le fait était suffisant par lui-même.

Le mercenaire de *Cosa Nostra* était invisible. Pourtant, Bolan sentait sa présence toute proche, à la manière des grands fauves de la jungle. S'accroupissant, il repositionna son casque de vision nocturne et fit une inspection panoramique sans pourtant détecter le moindre signe anormal.

Un instant, il imagina que Piranesi avait réussi à s'introduire dans le TACOM et l'attendait à l'intérieur, mais il rejeta l'hypothèse. Les sécurités du gros véhicule auraient joué, d'abord sous forme d'une violente décharge électrique, puis par un largage automatique de grenades à effet de souffle. De plus, Eva Swanson n'aurait pas manqué d'actionner les défenses manuelles depuis l'intérieur.

Ce qui était anormal, c'était que la jeune femme n'ait pas essayé de le prévenir par radio. Pris d'un doute, il examina le petit talky-walky et comprit. L'appareil avait été endommagé par un projectile, fragment de grenade ou ricochet de balle.

Manifestement, Piranesi attendait que l'Exécuteur franchisse la zone dégagée qui s'étendait sur environ deux cents mètres pour rejoindre le TACOM. Une cible facile pour un tireur entraîné.

Se redressant doucement, Bolan s'avança vers des massifs broussailleux avec l'intention de les contourner pour obtenir une meilleure vision des alentours. Mais il n'avait pas encore parcouru dix mètres qu'un staccato hargneux se fit entendre en provenance du massif. En même temps, il ressentit une brûlure à l'épaule gauche et l'impression d'un violent coup de marteau dans la poitrine. Sa vue se troubla instantanément et un brutal étourdissement le prit, l'emportant en quelques secondes.

CHAPITRE XX

Bolan luttait contre l'étourdissement. Il était tombé sur le dos et s'efforçait de respirer calmement pour retrouver sa lucidité.

« Doucement », se dit-il en tentant de comprendre ce qui s'était produit. Il s'était fait abattre mais il n'était pas mort et c'est ce qui comptait après tout. Carlo, maintenant, allait se démasquer et venir vérifier le résultat de son tir. Ce n'était qu'une question de quelques secondes.

Sa main s'avança lentement pour empoigner le combiné de combat qu'il portait en sautoir sur la poitrine, glissa sur le métal froid, et il comprit aussitôt que la grosse pièce était hors d'usage, la culasse éventrée et le mécanisme bloqué. Sans aucun doute la percussion d'une balle de gros calibre. Donc, l'arme avait encaissé à sa place et c'était ce coup de boutoir qui avait occasionné un violent vertige passager.

Son Beretta était trop éloigné de sa main pour qu'il puisse le saisir sans que son mouvement soit par trop visible, mais l'AutoMag se trouvait au bon emplacement contre sa hanche. Ses doigts s'affermirent sur la crosse de l'armé monstrueuse, la dégagèrent de l'étui de cuir.

Bolan redressa imperceptiblement la tête pour observer l'étendue de terrain jusqu'aux taillis d'où étaient partis les coups de feu. Dans sa chute, le casque Startron s'était détaché, mais il pouvait s'en passer. Sa vision était redevenue parfaitement normale et il ne tarda pas à apercevoir ce qu'il cherchait.

A moins de cinquante mètres, une silhouette vêtue d'un treillis de camouflage progressait lentement dans la pénombre, un fusil d'assaut serré contre la hanche. Carlo était prudent. Il avait le doigt posé sur la détente de son AK-47 et observait le gibier qu'il venait d'abattre avec circonspection.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques mètres de Bolan, celui-ci poussa un grognement plaintif. Le tueur ricana :

— Tiens ! Je me doutais que t'étais pas complètement crevé. Quel effet ça produit de prendre la branlée ?

— Comment... m'as-tu trouvé ?

— T'es pas le seul à te servir de moyens électroniques. Je me doutais que tu viendrais avec ta grosse caisse.

Bolan se dit qu'il avait dû utiliser un détecteur comme celui dont le TACOM était doté.

— Tu es venu... finir le travail, Carlo ?

— Ouais. Mais je suis pas pressé.

— Moi... non plus.

— Ça, je m'en doute ! Te fais quand même pas d'illusions. Tu as quelque chose à dire avant d'y passer ?

— Oui... Tu t'es fait... baiser par tes potes de la mafia.

— Tu te goures, Bolan. J'étais au courant de leur petit complot. Je connais ces mecs par cœur, j'ai bossé longtemps pour eux. J'ai des oreilles et des yeux à New York.

— C'est pour ça que tu... t'es tiré de la bagarre comme un dégonflé ?

— Pauvre con ! cracha méchamment Piranesi. J'ai jamais été un dégonflé. J'ai simplement fait sauter la baraque à distance. Boum !... Plus d'otages, plus de traces.

— Et plus de Carlo..., grimaça l'Exécuteur. Tu es sensé avoir sauté en même temps...

— T'as deviné, mec.

— Et tu crois que des types comme Tony Triesta et... Dino Lamberti vont gober ta fable ?

— Bien sûr. Pour eux, je n'existe plus. Il ne me reste plus qu'à me casser loin d'ici, j'ai suffisamment de pognon pour me refaire une vie pépère. Mais avant, je voulais m'occuper de toi. Tu vois, le cercle est bouclé.

— Pas tout à fait... Tu ne me demandes pas où est le fric ?

— Tu l'as vraiment apporté avec toi ? s'esclaffa Piranesi.

— Tu crois au Père Noël ?

— Non. Toi non plus, j'espère.

Le tueur donna une petite tape sur la crosse de l'AK-47.

— Bon. Alors, tout est dit, hein ?

— Ouais.

— Ciao, Bolan !

— Ciao, Carlo ! lui répondit l'Exécuteur en pressant la détente de l'AutoMag dont le canon s'était imperceptiblement relevé.

Le gros coup de tonnerre se confondit avec le staccato d'une rafale tirée à peu de distance tandis que la poitrine de Carlo encaissait une volée de projectiles hurlants et que son sang giclait de partout.

Le grondement syncopé parut durer interminablement, pendant qu'un feu follet diabolique dansait dans la nuit, puis un lourd silence se fit d'un coup.

Bolan se releva et contempla le cadavre du tueur étendu dans l'herbe à moins d'un mètre de lui. Son regard se porta ensuite sur la silhouette aux courbes agréables qui se tenait immobile un peu plus loin.

— Juste à temps, apprécia-t-il. Ça fait la deuxième fois cette nuit.

— J'en doute, répliqua Eva Swanson en s'approchant du corps.

Elle tenait à la main un pistolet-mitrailleur Ingram .45 ACP au

canon brûlant.

— Tu t'en serais sorti tout seul avec ton gros flingue, ajouta-t-elle.

— Disons que nous l'avons eu tous les deux, répliqua-t-il, venant près d'elle et lui passant un bras autour des épaules.

Il grimaça.

— Tu es blessé ? demanda la jeune femme, inquiète.

— Un peu de plomb dans le bras, rien de méchant.

Ils rejoignirent le TACOM.

— Tu n'aurais pas dû sortir, grogna-t-il, éprouvant une crainte rétrospective pour la jeune femme.

— Tu ne pensais pas que j'allais te laisser mourir comme ça ! s'exclama-t-elle.

Il la serra contre lui et l'embrassa avant de s'asseoir devant la console de vidéo-tracking. Un panoramique complet lui montra le champ de bataille d'où surgissaient par endroits des lueurs rougeoyantes. Des véhicules brûlaient, d'autres achevaient de se consumer, et les sensors acoustiques du char de guerre captaient encore quelques coups de feu éparpillés. Il y eut aussi le ronflement caractéristique d'un hélicoptère dont le bruit s'éloignait graduellement.

Bolan s'apprêtait à arrêter l'appareil quand un détecteur de masse se mit à clignoter sur l'écran. Le point clignotant indiquait une zone légèrement en surplomb et il actionna le zoom électronique. En quelques secondes, l'image se précisa et le grossissement par interpolation numérique dévoila un véhicule à l'arrêt sur un chemin. Une Cadillac, probablement, selon la forme donnée par l'image, dont un des occupants scrutait le secteur sinistré avec de grosses jumelles. A l'arrière, un autre homme parlait dans un téléphone portable. Affinant la définition, Bolan put détailler son visage avec précision et il eut un sourire féroce. Ses lèvres prononcèrent muettement un nom : Michele Labarba. C'était le premier lieutenant de Dino Lamberti, le chef de sa garde personnelle en quelque sorte.

Il hésita un court instant, la main posée sur le petit stick qui permettait de centrer la trajectoire d'un missile. Mais il renonça à détruire cet objectif. Il fallait que quelqu'un puisse raconter au vieux *capo* ce qu'il avait vu dans ce coin paumé au sud de Houston.

— On décarre, dit-il à la jeune femme après avoir commandé la rétractation de la tourelle lance-roquette.

Il prit le volant et fit rouler le lourd engin à travers des prairies jusqu'à une route vicinale joignant les petits villages Duke et Thomsons. Puis il confia la conduite à Eva et appela Brognola.

— J'ai terminé, Hal.

— Je viens d'arriver sur le terrain, j'ai vu ! répliqua le super-flic avec un rire triste.

— Les otages ?

— L'hélico les a tous récupérés. Ils sont un peu sonnés mais en bonne santé. Pour moi, c'est maintenant que le boulot commence. Je peux te rappeler ?

— C'est moi qui te rappellerai, dit Bolan, raccrochant aussitôt.

Il avait un autre coup de fil à passer. Le numéro correspondait à un immeuble luxueux de Park Avenue, dans l'île de Manhattan. Le correspondant qu'il voulait joindre s'annonça au bout de la deuxième sonnerie :

— Oui. Je t'écoute, Michele.

La voix était rêche et rocailleuse, empreinte de contrariété.

— Ce n'est pas Michele, répliqua l'Exécuteur.

— Ah ! Qui est-ce, alors ?

— Bolan.

Quelques secondes silencieuses s'égrenèrent, puis la voix rocailleuse se fit de nouveau entendre :

— Je te crois. Je te crois, petit. Je m'attendais à ce que tu m'appelles.

— Sans blague ?

— Bien sûr. Après ce qui vient de se passer, il fallait bien que tu viennes te vanter.

— Michele Labarba t'a raconté ?

— Comment sais-tu tout ça ?

— Je l'ai vu tout à l'heure.

— Tu veux dire que tu lui as parlé ?

— Je lui ai laissé la vie sauve.

— Tu te fiches de moi ? Comment pourrais-tu l'avoir vu ?

— J'ai des hypersens, rigola Bolan.

— Dis-moi ce que tu me veux, petit. Je retournerai dormir, ensuite.

— Tout le monde sait que tu ne dors plus, Dino. Tu n'es qu'un vieux débris insomniaque.

Un ricanement de hyène passa à travers le téléphone.

— Tu crois peut-être que tu vas me fâcher en m'insultant ?

— Je veux seulement te passer un message.

— Vraiment ? Quel est donc ce message si important ?

— Mets-toi au vert.

— Tu devrais savoir que j'y suis déjà, je ne m'occupe plus des affaires ennuyeuses.

— Dégage le circuit, Dino. Ça n'a rien d'une blague.

— Sinon ?

— Il n'y a pas de sinon. Tony Triesta est en train de te le mettre bien profond sur toute la ligne. Tu n'es peut-être pas au courant ? ricana Bolan.

La voix du *capo* se fit subitement sifflante :

— Va te faire foutre, sale petit con !

— Négatif. C'est toi. Tu peux déjà commander ton cercueil.

— Je t'emmerde ! Tu t'imagines que tu peux me faire peur avec tes phrases à la con ? C'est une nouvelle guerre des gangs que tu veux, hein, c'est ça ?

— Oh ! Pour ça, Dino, tu n'as pas besoin de moi. La guerre est déjà déclarée, j'en ai vu les prémices cette nuit ! Bon courage !

— Espèce de putain d'enculé...

Bolan raccrocha, un sourire sur les lèvres. Mais tout n'était pas encore dit.

ÉPILOGUE

Manhattan ne dort jamais, dit-on. Le cœur de New York, baptisé Big Apple – la Grosse Pomme – est en effet le siège d'une intense activité non-stop qui s'étend de la cotation boursière à la vente d'articles de luxe, en passant par la grande magouille internationale.

Cinq jours après les événements qui avaient fait trembler Houston, l'île de Manhattan vivait sa vie trépidante comme à l'accoutumée et il en allait de même pour le quartier de la petite Italie, aux senteurs terriblement méditerranéennes.

Il était minuit et demi quand un discret mouvement se fit dans un restaurant portant l'enseigne Vinci's en lettres fluorescentes. Sur un signe à peine esquissé, deux hommes aux épaules musculeuses quittèrent la salle et vinrent se placer à la sortie de l'établissement tandis qu'une limousine apparaissait subitement sur la chaussée et venait s'arrêter en double file dans la rue.

Dans un élan généreux, Tony Triesta glissa deux billets de vingt dollars entre les doigts du serveur auquel il ne jeta même pas un regard puis, accompagné d'un jeune homme blond au regard pâle, s'achemina vers la sortie en retenant un renvoi de chianti.

Il faisait chaud dans le restaurant et il lui tardait de respirer un peu l'air de la rue. Avant même qu'il atteigne la porte à tambour, ses deux gardes du corps s'étaient déplacés dans un mouvement bien réglé et avaient pris position sur le trottoir, l'œil vif et le menton volontaire, tandis que leur boss poussait la poignée du tambour.

Le même scénario se répétait chaque fois que Tony venait dîner chez Vinci, à cette différence près que le convive invité à sa table était souvent différent. Tony disait à la ronde qu'il fallait donner leurs chances aux jeunes dans le business, et tout le monde souriait, tout le monde affichait une mine déférente. Tout le monde dans la petite Italie respectait et craignait Tony Triesta. Même ses gardes du corps redoutaient ses subites et incontrôlables sautes d'humeur.

Peut-être, cette nuit-là, pensaient-ils un peu trop à leur propre tranquillité et n'accordaient-ils pas suffisamment d'attention à ce qui se passait dans la rue. Quoi qu'il en fût, ils ne remarquèrent pas suffisamment vite la présence de quatre hommes embusqués de l'autre côté de la chaussée et qui surveillaient attentivement la sortie de leur patron.

Tony Triesta était en train de s'avancer vers sa Lincoln blanche quand les premiers coups de feu éclatèrent. Dans le mouvement, il accomplit trois pas en avant tandis que de grosses balles de calibre .45 s'enfonçaient avec un bruit mat dans sa poitrine.

Les imposants gorilles chargés de sa protection rapprochée réagirent simultanément, mais trop tard, encaissant à leur tour une nuée de frelons mortels. Tirées de quatre points différents avec des Thompson, les rafales se poursuivirent jusqu'à ce qu'un ordre soit lancé d'une voix gutturale. Les quatre tueurs, alors, se replièrent en courant vers une Ford dans laquelle ils s'engouffrèrent et qui démarra dans un rugissement.

Pendant que le sang de Tony Triesta s'écoulait sur le trottoir par une multitude de blessures, un cinquième homme vêtu d'un imperméable beige se décolla de l'ombre d'une porte cochère pour rejoindre d'un pas rapide une Rolls noire garée un peu plus loin contre un trottoir. Se penchant sur une vitre fumée, il frappa deux coups secs contre la portière blindée, se tenant ensuite en attente.

L'unique passager du luxueux véhicule pencha la tête et déverrouilla la portière dès qu'il eut reconnu le visage qui se présentait ostensiblement. Mais ce qu'il ne vit pas, c'est ce qui se passa ensuite. Il n'eut aucunement conscience que son lieutenant s'effondrait d'un coup, la nuque brisée dans une torsion aussi violente qu'inattendue, et s'effondrait sur le trottoir.

La portière s'ouvrit, se referma dans un bruit ouaté. Un homme également vêtu d'un imperméable posa ses fesses sur la banquette de cuir à côté du vieillard qui l'occupait déjà et ne lui jeta même pas un coup d'œil.

— C'était bien, apprécia Dino Lamberti. Vas-y, Marco, démarre.

Le chauffeur appuya doucement sur la pédale de l'accélérateur, décollant la Rolls du trottoir.

— C'est moins bien pour toi, lui dit Bolan dans la pénombre de l'habitacle, le menaçant avec son Beretta.

Le *capo* eut un haut-le-corps. Sa vieille carcasse se tendit et ses yeux s'exorbitèrent. L'Exécuteur crut un instant qu'il allait avoir un infarctus, mais un petit rire saccadé agita soudain le chef mafieux.

— Tu es impayable ! lâcha-t-il d'une voix caverneuse. C'est vraiment insensé.

— L'avenir appartient aux insensés, répliqua Bolan.

Puis, s'adressant au chauffeur :

— Passe-moi ta ferraille, Marco, et tout ira bien pour toi.

— Fais ce qu'il te dit, ricana le *capo*. Il ne tire jamais sur les mecs désarmés.

Marco ne se fit pas prier. Tenant son volant d'une main, il glissa l'autre sous sa veste et tendit doucement un Colt .45 ACP que Bolan attrapa et laissa tomber sur le plancher du véhicule.

— Tu es venu aux nouvelles ? demanda Dino.

— Je suis venu vérifier que tu faisais correctement le ménage.

— Tony était une pédale. Tu savais ça ?

— Ce n'est vraiment pas mon problème, rétorqua l'Exécuteur.

— Mais tu es satisfait ?

— Pas complètement. Il reste un pion de trop.

— Tu parles de qui, petit ?

— De toi, Dino.

— T'es complètement dingue.

— Pas autant que toi. Tu as volé toute ta vie. Tu as tué, bafoué, arnaqué et dégueulassé. Tu t'es toi-même lavé dans le purin.

— Je croirais entendre le curé de mon village natal. Tu cherches à te justifier ?

— Non. J'énumère seulement des faits.

— Tu crois vraiment à ce que tu dis ? Tu ne connais rien aux hommes, ni aux femmes d'ailleurs, Striker.

Les lèvres de Bolan esquissèrent un sourire.

— Qui est Striker, Dino ?

— On ne va pas finasser entre nous, hein ? Tu as tes renseignements, j'ai les miens.

— Tu me parlais des hommes et des femmes.

— Ouais. Tu n'as jamais rien compris.

— Les hommes sont des pantins qu'on peut manipuler et les femmes sont toutes des putains en puissance, n'est-ce pas ?

La Rolls roulait tranquillement dans la 9^e Rue, au milieu d'une circulation dense mais fluide.

— C'est ça, Dino ?

— Ouais, admit la vieille pourriture dont la bouche décharnée se tordit dans un rictus abject. Ça peut se résumer comme ça. Ne me dis pas que tu penses le contraire. Au fond de toi-même, tu sais bien que c'est vrai.

Bolan le fixa pensivement.

— J'espérais que tu me dirais autre chose, Dino, qu'il te resterait quelque chose d'humain.

— Tu dis n'importe quoi, rétorqua le *capo* en avançant la main pour ouvrir un coffret logé dans l'accoudoir à l'intérieur duquel il y avait des sucreries.

— Tu veux un bonbon à l'eucalyptus ? proposa-t-il en gloussant. C'est bon pour les bronches.

— Tu te shootes à l'eucalyptus ? lui demanda Bolan en souriant ironiquement.

Dino eut un rire qui ressembla à un hennissement. Mais son regard trouble se figea quand il vit le Beretta silencieux se diriger vers sa tête.

— Tu tirerais sur un vieil homme comme moi ?

— Sans l'ombre d'une hésitation, répondit l'Exécuteur.

Il regarda l'ignoble créature avec un dégoût non dissimulé et lui logea une balle dans la tempe. Puis il tendit la main pour saisir le petit

pistolet extra-plat que le *capo* avait subrepticement à moitié sorti de sa poche, le jeta sur le plancher du véhicule en compagnie du .45.

— Tourne à gauche à la prochaine et arrête-toi, ordonna-t-il au chauffeur.

Celui-ci avait suivi la scène dans le rétroviseur de sa voiture et n'en menait pas large. Il fit ce que Bolan lui demandait, appuyant ensuite doucement sur le frein. L'Exécuteur plaça une médaille de sniper dans la main décharnée, ouvrit violemment la portière et descendit de la Rolls.

— Casse-toi, dit-il à Marco. Dis aux autres que leur tour viendra.

Après une courte hésitation, le véhicule de luxe s'ébranla, s'intégrant prudemment à la circulation. Il ne s'était rien passé, la ville était calme et la circulation toujours aussi fluide...

Bolan héla un taxi. Une jeune femme rousse l'attendait dans Madison Square Garden, impatiente et certainement très angoissée.

Cette fois, la mission était terminée pour de bon et la *Commissione* allait connaître un gros chambardement. Mais les *capi* de la côte Est allaient avoir du mal à se choisir un nouveau chef parmi les petits jeunots que la grande pute avait encore laissés debout. Les vieux étant partis pour l'enfer, ça allait tirailler à tout-va pendant un certain temps. C'est toujours comme ça dans la jungle : lorsque les dominants ont disparu, reste aux gamins à faire leurs preuves et ce n'est jamais sans quelques combats à mort. Mais il n'y aurait personne pour pleurer, car, à Manhattan, la vie trépidante se poursuivait comme si de rien n'était. La Grosse Pomme continuait de rouler interminablement vers quelque nouveau désastre.

[i] *Embuscade à Santa Clara*, L'Exécuteur N° 167.

[ii] *Les cendres du Phénix*, L'Exécuteur N° 168.

[iii] *Les Anges noirs du Michigan*, L'Exécuteur N° 169.